

11 juin 1978 Vol. 10 No 23

perspectives-dimanche

Dimanche Matin



**AU COEUR DE L'ENERGIE NUCLEAIRE
PAGE 10**



NON SEULEMENT A-T-ELLE RENDU LA VILLE INVIVABLE MAIS ELLE COÛTE UNE FORTUNE! ILY A POURTANT DES MOYENS D'EN SORTIR: LA COPROPRIÉTÉ, LE MÉTRO ET L'AUTOBUS, LE TRAIN

PAR JEANNE DESROCHERS

Chez les non-automobilistes comme chez les non-fumeurs, on trouve de plus en plus de militants qui protestent contre la tyrannie d'une majorité envahissante.

«Vous n'êtes plus chez vous dans votre ville. Tout doit faire place à ces arrogants engins qui rendent l'air invivable.»

Dans la région métropolitaine, ceux qui se qualifient d'autophobes se retrouvent en bon nombre parmi les 350 membres du Monde à bicyclette et de l'association jumelle, la Rive sud en bécane. Ils réclament non seulement des pistes cyclables, mais des quartiers piétonniers, des pistes de ski de randonnée et de raquette dans les villes, des moyens de transport en commun subventionnés au moins à l'égal des autoroutes.

Comme Jeanne d'Arc au bras vengeur, décidée à bouter l'Anglais hors de France, le Monde à bicyclette veut expulser l'auto hors de la ville. Le Monde à bicyclette, c'est la voix du prophète criant dans le désert que l'auto, dans la ville, nous mène tout

droit au suicide collectif.

Et les statistiques pourraient donner raison aux prophètes: l'auto fait en vérité plus de victimes que les guerres.

Personnellement, si je n'ai plus de voiture, après avoir été pendant une dizaine d'années le deuxième conducteur de la voiture familiale et après avoir eu ma propre voiture pendant une autre dizaine d'années, c'est plus par économie que par militantisme. Mais aussi par lassitude.

J'en avais ras le bol de faire des chèques exorbitants à peu près tous les mois à des garagistes qui ne se privaient pas de me mentir à plein nez. Et encore heureux s'ils voulaient bien accepter mon chèque!

J'avais le goût de passer un hiver sans les problèmes du petit matin: déneiger, déglacer, secouer des portières rebelles, grelotter de froid et de rage quand la clé refuse de donner le contact. J'en avais marre de payer tout ce qu'on me demandait, de faire tout ce qu'il fallait pour obtenir un bon rendement de ma voiture et de n'arriver qu'à un piètre résultat pour peu qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il gèle ou que le temps soit

humide.

Il ne fait pas plus froid, me disais-je, à attendre l'autobus au coin de la rue qu'à dégeler et déneiger une auto. Ce n'est pas plus long de faire mes courses à pied, de me rendre à pied au métro que de réchauffer un moteur froid.

Et la liberté? Que fais-tu de ta liberté de mouvement? me demandait-on.

Depuis quelques années, ma liberté chérie avait été pas mal grugée, attaquée par la rouille, par les factures abusives et par les lois du pétrole!

Après tout, j'avais passé plus d'années sur mes deux pieds que derrière un volant, et je m'étais toujours rendue où je voulais me rendre... si l'on veut bien tenir compte des contraintes de temps et de budget, et des scrupules d'une fille élevée avec un sens de l'économie datant de l'avant-guerre.

Eh bien, j'ai passé à travers ce premier hiver du nouveau régime, et je me demande si je pourrai jamais me résigner à payer ce qu'on réclame aujourd'hui pour nos joujoux de tôle; si je pourrai réajuster le petit ordinateur qui est resté bloqué dans ma tête aux prix d'il y a cinq ans; si je me résignerai

à nouveau à laisser au garage le temps et l'argent que je pourrais utiliser à voyager en Europe.

A la fin de l'été 1976, j'ai dépensé \$1 500 en tout, y compris les billets d'avion, pour sillonner la France et l'Angleterre avec une amie, en Renault-5 de location chargée d'un matériel de camping léger. Dix mois par an sans voiture, et je peux renouveler l'aventure chaque année, si je n'ai rien de plus pressé à faire de mon argent.

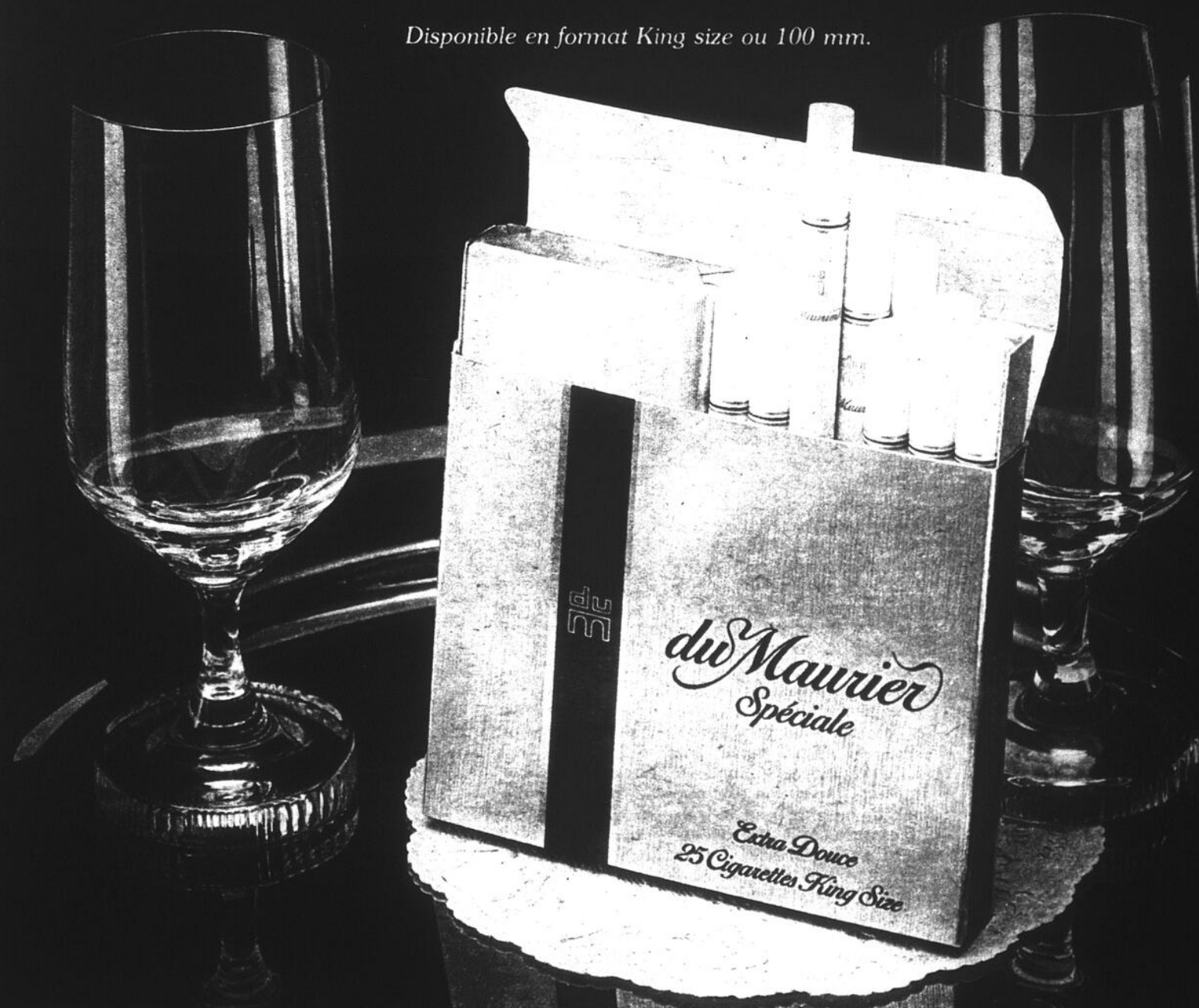
La location

Les experts estiment qu'il en coûte environ \$250 par mois pour payer, faire rouler, entretenir et assurer une voiture de taille moyenne. Même l'automobiliste qui se contente d'une voiture plus économique, même le mécanicien amateur qui réussit à maintenir à \$200 la dépense mensuelle, déboursent encore \$150 de plus que l'utilisateur des transports en commun qui limite l'extravagance du taxi aux situations d'urgence, c'est-à-dire quand le temps vaut de l'argent, ou quand ses orteils gelés crient grâce.

Suite page 4

du Maurier Spéciale

Disponible en format King size ou 100 mm.



Découvrez-en toutes les douceurs.

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette—100 mm: "goudron" 14 mg, nicotine 1.0 mg, King Size: "goudron" 13 mg, nicotine 0.9 mg.

Je me souviens d'avoir lu pendant les années 60, dans la revue *Esquire*, un article signé par un conseiller financier spécialisé dans les budgets de \$50 000 et plus. Cet expert déconseillait à ses riches clients new-yorkais l'achat d'une voiture. Il en coûte moins cher, disait-il, de prendre un taxi tous les jours pour se rendre au travail et d'utiliser une voiture de location tous les week-ends pour se rendre à la campagne.

Pour les Montréalais, l'avènement du métro a permis de couper dans les dépenses de taxi. Les habitués du métro ne sont-ils pas les premiers à arriver au travail les jours de tempête!

«Quel bonheur que le métro!» dit une dame dans la soixantaine. J'ai tellement gelé aux coins des rues à attendre les autobus! C'était à décourager de sortir l'hiver!»

Elle vient même d'apprendre à conduire une voiture. «Mais je n'en achèterais pas, même si j'avais tout l'argent à ma disposition. L'hiver, c'est plus de problèmes que de satisfactions. Je me contenterai de conduire une auto louée, l'été, à la campagne.»

La voiture louée, occasionnellement, ça me semblait à moi aussi la solution de ceux qui ont renoncé à leur propre voiture.

Une enquête dans la région montréalaise me permet de conclure que le minimum qu'on peut payer ici, cette année, pour six semaines de location, c'est \$750. Les prix varient, selon la taille de la voiture, de \$125 à \$200 par semaine, et il ne semble pas y avoir de prix décroissant pour une longue période.

Un couple à la retraite, se voyant coupé l'été dernier de sa source habituelle d'approvisionnement et de communication, c'est-à-dire de l'auto de l'un ou l'autre des enfants qui jusqu'ici passaient une partie de l'été avec les parents, a payé \$1 400 pour une «compacte» mise à sa disposition pendant 10 semaines, de la mi-juin à la fête du Travail.

Pour une fin de semaine, on débourse entre \$45 et \$65 pour rouler quelque 300 milles, plus une dizaine de dollars pour l'essence. Certaines compagnies offrent un prix de base pour 100 kilomètres, plus un supplément au kilomètre; d'autres ont un prix quotidien, kilométrage illimité; d'autres offrent un prix forfaitaire pour une location qui dure du vendredi midi au lundi midi. Il y a aussi la location de longue durée, pour les automobilistes de plus en plus nombreux qui choisissent d'être propriétaires sans l'être. Sans immobiliser de capital, sans «se mettre sur la finance», ils payent leur voiture par mensualités, signant un contrat de deux ou trois ans. Ces contrats de longue durée ne leur évitent que l'investissement du début, ou l'emprunt; le locataire n'assume ni les réparations ni l'entretien, ni les assurances, contrairement à ce qui est en usage pour les locations de courte durée. Et le prix minimum, pour la plus petite «économique», est \$125 par mois. Personne ne semble avoir pensé à la copropriété dans le domaine de l'automobile, formule qui pourtant gagne du terrain partout ailleurs. Dans les Alpes françaises, en Espagne, au Portugal, en

L'AUTO C'EST SACRÉ! MAIS QUELLE TYRANNIE!



Floride, on peut devenir copropriétaire de son appartement chaque année, à date fixe. Votre part coûte plus cher si vous désirez un appartement pendant la période la plus courue, celle des vacances scolaires. Et vous payez un forfait couvrant les frais de concierge, de nettoyage, d'entretien de l'immeuble.

La copropriété

L'immobilier a évidemment un grand avantage sur l'automobile. Au bout de quelques années, votre argent vaut plus qu'au moment de l'achat. Alors que pour une voiture, au bout de cinq ans, on a flambé son investissement. Mais si on le brûlait à trois plutôt que tout seul, est-ce que ce ne serait pas avantageux? André Laurin, qui s'occupe de consommation et de planification budgétaire au bureau de Québec de la CSN, et qui vante chaleureusement le fonctionnement des deux garages coopératifs lancés par les syndiqués, l'un à Asbestos, l'autre à Donnacona, admet qu'un garage coopératif serait bien placé pour lancer l'idée. On gagnerait sur tous les plans: réparation, entretien, aussi bien que mise de fonds. Mais...

«Les automobilistes sont des individualistes enragés, dit André Laurin. J'en ai vu qui cassaient leur ménage plutôt que laisser aller leur auto. L'auto, c'est sacré. Où trouverons-nous des gens qui consentent à n'être propriétaires de leur voiture que deux jours par semaine? Peut-être parmi ceux qui, n'ayant pas d'auto actuellement, seraient heureux de la possibilité de concentrer sur deux jours les courses et les visites à la parenté. Peut-être parmi les femmes chargées de familles, qui n'ont pas les moyens de posséder une voiture et qui ne se sentent pas aussi viscéralement liées à un véhicule... De toute façon, s'il se présente des groupes prêts à discuter

de copropriété, je suis disposé à faire des recherches de ce côté.»

Que les Québécois soient attachés à leur auto, c'est bien évident. «Mais à Montréal, où la circulation est si pénible et le transport en commun satisfaisant, je ne comprends pas, dit un journaliste de la Presse. En hiver, quel mal ils se donnent, et quelle dépense! Vous savez que dans une grande ville américaine, où on a demandé aux gens: «Renoncerez-vous à votre voiture si le transport en commun était gratuit?», 70 p.c. ont répondu non!»

Les militants du Monde à bicyclette rétorquent à ce genre d'argument que ce n'est pas la gratuité du transport en commun qui convertira les automobilistes, mais son efficacité. Ce qu'il faut, c'est de pouvoir se rendre rapidement là où l'on veut aller.

Sur la rive sud, on est peut-être en train de prouver qu'il y a moyen de prendre au sérieux le transport en commun. La C.T.R.S.M. — Commission des transports de la rive sud de Montréal — a mis de l'ordre et de l'efficacité dans le système vieillissant assumé autrefois par Chambly Transport.

Cela ne s'est pas fait avec des prières, et les municipalités se plaignent des augmentations de taxes. Mais, de 1975 à 1976, il y a eu 50 p.c. d'augmentation dans le volume des passagers. Les vieux véhicules ont été remplacés, le nombre des circuits a augmenté, l'horaire est mieux respecté. Ça ne va peut-être pas aussi vite qu'on le souhaiterait, «mais on ne commande pas des autobus comme on commande des pinotes, la livraison n'est pas immédiate, dit un porte-parole de la Commission. Les gens nous écrivent qu'ils sont contents du service. Ils ont des critiques constructives. Ils souhaitent des arrêts plus nombreux, des trajets express. Dès cet été, quand nous aurons une voie

réservée aux autobus sur le pont Champlain, les citoyens de Brossard et de Saint-Lambert rentreront chez eux en 10 minutes, à partir de la station Bonaventure.»

Les problèmes de transport de deux banlieues plus éloignées, Saint-Hilaire et Deux-Montagnes, ont été en partie réglés en janvier dernier lorsque le Gouvernement du Québec a accepté de payer les déficits des compagnies ferroviaires plutôt que de permettre à celles-ci de couper le service de moitié.

Cette décision rejoint les conclusions d'un rapport parrainé par le ministère québécois du Travail et la Communauté urbaine de Montréal, auquel ont collaboré tous les organismes intéressés au transport collectif, qu'ils soient d'allégeance municipale, régionale, provinciale ou d'industrie privée. Dès décembre 1976, un rapport d'étape de ce comité des transports de la région urbaine de Montréal concluait: 1° qu'il fallait maintenir en 1977 un moratoire sur la construction des autoroutes; 2° qu'il fallait amorcer la construction de la ligne 2-ouest du métro; 3° qu'il fallait maintenir les services de la ligne ferroviaire Deux-Montagnes, sans augmenter les tarifs, ce qui suppose une participation financière de Québec.

Métro et autobus

Qu'est-ce qu'on pourrait entrevoir dans une boule de cristal pour cette majorité de Québécois — 50 p.c. en 1976, 52 p.c. en 1986 d'après les prévisions — qui vit ou travaille dans la région montréalaise, dix ans après les premières conclusions du groupe de travail conjoint?

On prévoit qu'en 1986 le métro se développera vers Namur, Angrignon, l'université de Montréal, de Salaberry. Une nouvelle ligne partira de l'avenue du Parc pour se diriger vers le nord-est. Les tentacules du métro seront prolongés par des services de trains et d'autobus. Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Châteauguay et Sainte-Thérèse seront aussi bien desservies par les autobus aux heures de pointe que le seront Deux-Montagnes, Dorion et Beloeil par le train. Il sera facile de stationner aux abords des gares et stations, aussi bien pour les cyclistes que pour les automobilistes. Des réseaux de rues seront réservés aux cyclistes et aux piétons. Les correspondances seront facilitées à travers l'ensemble du système de transport collectif par une carte d'abonnement annuelle ou mensuelle, comme il en existe à Paris et à Québec.

Les sympathisants du Monde à bicyclette seront heureux d'apprendre que ceux qui ont collaboré au rapport sur le transport à Montréal visent à «décourager l'utilisation abusive de l'auto en milieu urbain». En 1976, la C.T.C.U.M. se chargeait de 530 000 déplacements aux périodes de pointe, y compris 125 000 vers le centre ville, mais on pouvait encore dénombrer 75 000 déplacements en auto vers le centre ville. La migration quotidienne de la rive sud et de la rive nord en auto vers Montréal était encore cinq fois plus forte que celle dont se chargeait le transport collectif. Pour les banlieues plus éloignées il y avait dix fois plus de déplacements en auto qu'en autobus.

En admettant que le transport collectif devienne tellement bon, tellement fiable, tellement confortable, tellement disponible, tellement bon marché en même temps que l'essence et le stationnement dans les villes tellement chers, restera-t-il des raisons de se servir de sa voiture pour se rendre au travail et en revenir? Restera-t-il des raisons de faire les frais d'une voiture?

«Une auto, c'est indispensable quand on a une famille. On en a besoin pour les emplettes et pour les vacances.» Tous ceux qui ont une voiture donneront raison à ce fonctionnaire qui se garde bien d'utiliser sa voiture pour se rendre au travail, et qui même la remise pendant les quatre mois d'hiver. Les services ont tellement diminué dans les supermarchés; la livraison se fait tellement rare et coûte tellement cher; on s'est tellement habitué à grouper ses emplettes et à «magasiner» dans les centres commerciaux; les chauffeurs de taxi sont tellement peu empressés à aider les gens chargés de paquets. Qu'est-ce qu'on ferait, à pied, des cinq ou six gros sacs de provisions qu'on charge et décharge chaque semaine?

«Quand j'ai été privée d'auto à la période de ma grosse commande de Noël, j'ai dû payer \$7 pour faire en taxi un trajet de quatre coins de rue!» Le chauffeur peut justifier auprès de cette mère de famille de banlieue un tarif exorbitant. Il perd plus de temps à faire de petits trajets, à charger et décharger

les paquets qu'à faire de longs parcours. Alex Pruneaux et sa femme, qui sont membres du Monde à bicyclette et se baladent en tandem les beaux week-ends d'été, font ensemble les emplettes pour leur famille de sept membres portant chacun un sac à dos. Chargés comme des mulets, ils en ont pour la semaine, ou presque.

«Plus jeunes, nous n'aurions pas eu les moyens d'avoir une voiture. Et maintenant, nous ne nous posons pas la question. Tous les enfants ont un dixitesses et nous faisons de magnifiques excursions pendant la belle saison. Pour les vacances, nous partageons depuis quelques années un terrain à la campagne avec des amis qui nous y amènent en voiture.»

En autobus, la famille Pruneau n'arriverait qu'à une dizaine de milles de sa destination. Dans notre pays aux vastes étendues, même si les autobus interurbains sillonnent le territoire, il n'est pas rare de se trouver jusqu'à une vingtaine de milles de toute forme de transport collectif.

Près de Montréal, par exemple, aucun système régional ne parcourt les espaces entre le Saint-Laurent et le Richelieu. Les trajets se font là où les concentrations de population rendent l'entreprise rentable, sauf quelques exceptions. Depuis un an, Québec subventionne la compagnie Métropolitain Provincial pour qu'elle maintienne ses services dans les régions de Rigaud,

Valleyfield, Joliette. Une quarantaine de villes, dans la province, ont un service à l'intérieur de leur territoire, qu'elles prolongent vers les proches banlieues.

Le train

Et puis il y a le train, qui revient à la mode comme un peu partout dans le monde. Les Américains ont leur réseau Amtrak. Depuis avril dernier, nous avons Via Rail Canada, qui fut d'abord une filiale du C.N. mais qui est devenu une compagnie de la Couronne, prenant la relève à la fois du C.N. et du C.P., qui s'en tiendront au transport des marchandises et maintiendront les quelques lignes de banlieue que le gouvernement s'engage à subventionner.

Via Rail a comme mission de susciter l'intérêt du public pour le transport ferroviaire, d'améliorer le service et de réduire les coûts. Susciter l'intérêt, c'est déjà fait. M. Emery Leblanc le souligne, en précisant que, dès la première année d'existence du nouvel organisme, le transport voyageur a augmenté de 10 p.c.. L'ex-journaliste acadien dirige avec enthousiasme les relations publiques de Via. Il donne des chiffres et des faits:

«C'est depuis longtemps une évidence que le transport ferroviaire ne peut faire ses frais. On ne demande pas aux compagnies d'aviation de construire les aéroports ni aux fabricants d'autos de

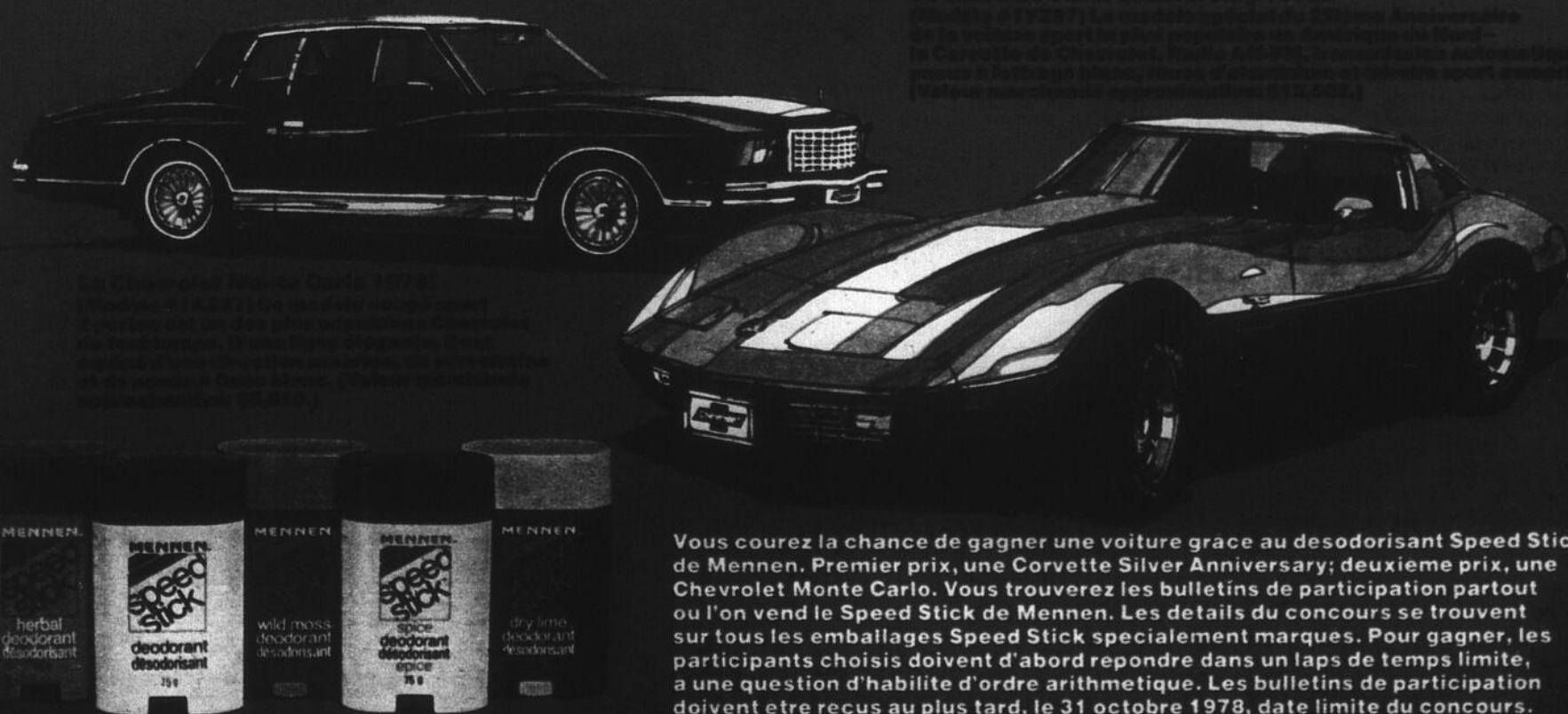
construire les autoroutes. Il serait normal que les gouvernements collaborent à la mise en place de l'infrastructure des chemins de fer. Partout au monde, c'est la renaissance du train. Mais, en Amérique du Nord, on revient de loin: 88 p.c. des déplacements des Canadiens se font en auto; le chiffre grimpe à 92 p.c. quand il s'agit de trajets de moins de 500 milles!

«Il serait ridicule que les entreprises se coupent le cou entre elles, qu'il s'agisse de trains, d'autobus ou d'avions, pour ces 8 p.c. de voyageurs. Il faut plutôt collaborer et démontrer aux autres, aux 92 p.c., ce que le transport collectif peut leur offrir.»

On ne peut qu'applaudir à la renaissance du train. Quoi de plus sûr dans un pays de neige? François-Albert Angers, le militant nationaliste bien connu, a fait pendant plusieurs années, avec sa famille, le trajet de Montréal à La Malbaie en train, chaque été. «Le train le long de la côte, c'était un plaisir pour les enfants!»

M. Angers n'a jamais eu envie d'une auto. «C'est une perte de temps. Si vous saviez le nombre de livres et de journaux que j'ai lus dans les trains et les autobus! Chez nous, c'est la musique qui a pris la place des balades en auto le dimanche. Les enfants ont appris à jouer de toutes sortes d'instruments. De toute façon, si j'avais une auto, je ne m'en servais certainement pas à la ville!»

Gagnez une voiture grâce au Speed Stick de Mennen.



Vous courez la chance de gagner une voiture grâce au desodorisant Speed Stick de Mennen. Premier prix, une Corvette Silver Anniversary; deuxième prix, une Chevrolet Monte Carlo. Vous trouverez les bulletins de participation partout où l'on vend le Speed Stick de Mennen. Les détails du concours se trouvent sur tous les emballages Speed Stick spécialement marqués. Pour gagner, les participants choisis doivent d'abord répondre dans un laps de temps limite, à une question d'habileté d'ordre arithmétique. Les bulletins de participation doivent être reçus au plus tard, le 31 octobre 1978, date limite du concours.

Voilà les emballages Speed Stick spécialement marqués pour obtenir les détails du concours.

PAR MICHÈLE TURGEON

«De Mère Marie-Rose, suivons la loi... sur nous son oeil se pose, sur toi, sur moi», chantions-nous au couvent de Longueuil, dans les années soixante, peu soucieuses en vérité des jugements que la bonne Mère portait sur notre conduite. Fondatrice des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, Mère Marie-Rose était morte en 1849 et nous semblait aussi lointaine, aussi révolue que l'époque à laquelle elle avait appartenu. Il a fallu une promenade à Longueuil, rue Saint-Charles, un regard vers mon ancienne classe de Versification pour que je me demande, tout à coup, qui fut ce personnage que j'avais toujours cru ennuyeux et austère, et pour la béatification de qui on nous avait tant fait prier.

A la lecture de Fidélis et Duchaussois, ses deux principaux biographes — 1895, 1932 —, Mère Marie-Rose apparaît tantôt comme une femme d'action admirable, à la fois réaliste et audacieuse, tantôt comme un personnage angoissé et, disons le mot, névrosé. Son aventure, peu banale, s'inscrit dans un moment de l'histoire du Québec qui fut déterminant: la prise en main, par le clergé, de la société canadienne-française.

Qu'est-ce qui prédestinait cette jeune fille de famille aisée — dont le père, riche agriculteur, possédait quatre fermes — à fonder une communauté religieuse? Tout, ou presque, c'est-à-dire le tempérament, le contexte familial et historique. Non seulement Eulalie Durocher — c'était son nom de jeune fille — a-t-elle reçu une éducation profondément chrétienne, mais quatre de ses frères et soeurs ont déjà embrassé la vie religieuse quand elle décide, à son tour, de dire non au monde et à ses vanités.

Elle fait un premier essai chez les Dames de la congrégation, qui l'ont éduquée. Puis un deuxième chez les Soeurs hospitalières de Québec. Dans les deux cas, sa mauvaise santé l'oblige à renoncer. Elle devient bientôt gouvernante du presbytère de Beloeil, où l'un de ses frères est curé, tâche qu'elle accomplit avec vigueur et compétence, s'exerçant déjà au leadership qui lui sera plus tard nécessaire.

Assurer l'instruction chrétienne

C'est là qu'elle fait une rencontre déterminante en la personne du père Pierre Telmon, oblat récemment appelé au pays par Mgr Ignace Bourget. Ayant décelé chez la jeune fille des qualités et un tempérament exceptionnels, le père Telmon lui fait faire, dans le monde, les trois vœux religieux de pauvreté, chasteté et obéissance, puis l'encourage à fonder une congrégation laïque de la Sainte Vierge, laquelle fait vite merveille. Déjà, nous disent ses biographes, on appelle Eulalie «la sainte de Beloeil». Mais le père Telmon nourrit à son sujet plus d'ambition encore: fonder une communauté qui se consacrerait à l'éducation des jeunes filles.

Depuis la Conquête, l'éducation religieuse et l'éducation tout court étaient à l'abandon. Plusieurs communautés avaient quitté le pays; les couvents, peu

FONDATRICE D'UNE
MULTINATIONALE RELIGIEUSE:
LES S.S.N.J.M.

**Après tant de malheurs,
Mère Marie-Rose
sera bientôt bienheureuse**



nombreux, éduquaient surtout les filles de bonne famille et quelques autres reçues par charité. Quant aux écoles publiques, elles étaient souvent tenues par des gens sans aucune compétence et une grande partie de la population ne savait ni lire ni écrire.

Le climat spirituel et moral était aussi à la baisse. Responsable du diocèse de Montréal qui englobait alors une partie considérable du Québec, Mgr Bourget souhaitait des prêtres, pour organiser les paroisses que desservait souvent des missionnaires itinérants, et des communautés religieuses pour assurer l'instruction chrétienne de la jeunesse. Bref, la catholicité de la nation était en danger, il fallait un renouveau, de l'audace, et des hommes et des femmes de qualité capables de mener à bien cette entreprise.

Une âme d'élite

Pas étonnant, dans ces conditions, que le clergé ait voulu très vite enrégimenter une âme d'élite comme Eulalie et la jeter dans la mêlée. Mais il fallait tenir compte de la modestie de la jeune fille, qui réagit à la proposition du père Telmon par la confusion et l'effarement. L'oblat propose alors un compromis: il ira chercher des religieuses à Marseille, dans une toute nouvelle communauté: Eulalie et quelques compagnes se joindront à elle. Mais les religieuses françaises refusent de s'exiler et proposent plutôt de favoriser la fondation d'une communauté au Canada en lui prêtant le modèle de leur costume, leur nom et les règles de leur communauté. Le père Telmon revient avec le père Allard, chargé de mener à bonne fin l'entreprise, tâche dont il s'acquittera avec une énergie qui donne à frémir.

Malgré la violente désapprobation de son père, de son frère curé et d'une partie de la population — fonder une communauté: quelle folie vouée à l'échec! quel orgueil démesuré! —, Eulalie se décide enfin. Avec Mélodie Dufresne, compagne de longue date, elle emménage dans une école de Longueuil où enseigne déjà Henriette Céré. Les trois femmes, auxquelles viendront bientôt s'ajouter quelques recrues, resteront dans l'école — leur "Bethléem", aujourd'hui classé monument historique — jusqu'au 9 août 1844, date à laquelle la communauté, qui a déjà pris une certaine expansion, emménage dans l'hôtel Roussel — son "Nazareth" —, don de la fabrique de Longueuil. L'ampleur de la tâche à accomplir et le manque total de préparation de la jeune communauté effraient Eulalie. Celle-ci délègue vite deux compagnes chez les frères des Ecoles chrétiennes, à Montréal, d'où la jeune communauté tire à la fois son savoir et sa méthode d'éducation, évidemment repensée et adaptée pour des jeunes filles. Le 8 décembre 1844, bien préparées par le père Allard, les trois fondatrices prononcent enfin leurs derniers vœux et Eulalie Durocher devient, pour l'Histoire, Mère Marie-Rose.

A la rentrée de 1845, les pensionnaires dépassent déjà la trentaine et il y a soixante externes. Un succès! Mais tout cela ne se fait pas sans problèmes

ni sacrifices. La communauté est pauvre, pour ne pas dire complètement démunie, et seules les élèves jouissent d'un certain confort. Levées à quatre heures et demie du matin, couchées à neuf heures du soir, les religieuses doivent conjuguer leur travail d'éducatrices et de maîtresses de maison avec les dures règles de la vie religieuse, sur lesquelles le père Allard et Mère Marie-Rose se montrent inflexibles. Ex-ténuees, les religieuses n'ont souvent pour se sustenter, qu'un "bénédicté", sur un morceau de pain.

De plus, il faut agrandir, rénover. Les créanciers imposent des intérêts exorbitants et il y a des problèmes avec la fabrique, véritable propriétaire de la bâtisse et du terrain. Les oblats — à qui la communauté doit à la fois sa fondation et sa formation — et le curé Brassard se querellent; les séquelles en rejaillissent sur Mère Marie-Rose et ses compagnes. Car le curé Brassard, qui a été jusque-là leur ange gardien, leur donnant de l'argent et des biens, change complètement d'attitude à l'égard de la communauté et réclame qu'on lui paie ou qu'on lui rende le tout.

Chiniquy, transfuge des oblats devenu le vicaire et le protégé du curé Brassard, n'est pas étranger à la querelle; il souhaite devenir le chapelain des religieuses — et détrôner ainsi les oblats —, ce à quoi Mère Marie-Rose s'opposera toujours avec la dernière énergie, ayant sans doute eu vent des moeurs douteuses de ce prêtre étrange et fascinant dont le nom, à l'époque, est entaché de scandale.

Quand Mère Marie-Rose écrit au curé Brassard pour lui demander les raisons de sa froideur, la réponse ne tarde guère: les mathématiques des étudiantes sont déficientes, la communauté est sous la coupe des oblats français qui ne comprennent pas la mentalité des gens d'ici, la population reproche à Mère Marie-Rose ses méthodes d'éducation rétrogrades, sa froideur et son rigorisme. Des calomnies circulent: une étudiante serait morte de froid dans un corridor à la suite d'une trop longue punition; faute d'hygiène et de nourriture, les élèves se retrouveraient souvent à l'infirmerie. Inquiets, les parents accourent, pour trouver leurs enfants souriantes et en parfaite santé!

Souffrances morales

Au milieu des tempêtes, Mère Marie-Rose tient le gouvernail d'une main ferme, adoptant toujours le parti du bon sens; elle encourage, console, «fortifie les cœurs et les esprits». Elle est partout à la fois, toujours souriante et apparemment sereine, malgré sa fatigue, ses maladies (maladie du foie et tuberculose) qui la minent lentement. Elle écrit à Mgr Bourget et le supplie de la démettre de ses fonctions. Parlant d'elle-même, elle dit: «La plus grande pécheresse que Dieu ait placée dans une communauté...» — «une aussi misérable créature que moi!» — «Toutes les fautes que j'ai commises».

Mère Marie-Rose craindra toujours que ses grandes exigences envers elle-même et envers les autres ne soient, en fait, qu'un orgueil bien déguisé. N'a-t-

Petit prix. Grands résultats.



Avec l'appareil Kodak Instamatic X-15F, il est facile de faire de superbes photos couleur ou de brillantes diapositives. Il vous suffit de charger, de viser et d'appuyer sur le déclencheur. Et grâce au flash qui fonctionne sans piles, vos photos d'intérieur seront aussi une réussite. Oui, c'est facile d'obtenir de grands résultats pour un

petit prix avec l'appareil Kodak Instamatic X-15F. Si votre budget vous permet une mise de fonds un peu plus importante, l'appareil Kodak X-35F avec obturateur à commande électronique et dispositif de réglage pour gros plans est un choix judicieux. Ces appareils sont présentés dans des ensembles-cadeaux prêts à utiliser. Appareil Kodak Instamatic X-15F — seulement \$21.75. (Prix de liste suggéré. Le prix de détail est établi par les marchands.)

Appareil Kodak Instamatic X-15F



Suite page 8

Comment l'écologiste Paul Darveau nous fait découvrir 100 fleurs sauvages plus facilement que n'importe qui.

sur la piste
des fleurs sauvages
du Québec

Paul Darveau



EDUCOM



**Pour découvrir des fleurs
merveilleuses, il n'est pas
nécessaire d'aller au diable vert.**

Avec le guide photographique **SUR LA PISTE DES FLEURS SAUVAGES DU QUÉBEC**, vous ferez des découvertes tout bonnement lors de vos promenades du dimanche ou de vos séjours au chalet. Si vous faites du camping, emportez-le toujours avec vous. Et donnez-le aux enfants, ils découvriront toujours quelque chose.

**Pour connaître le nom d'une fleur,
il suffit de savoir où on est...**

Si vous voulez savoir comment s'appelle une fleur que vous apercevez au bord d'une route, par exemple, vous n'avez qu'à ouvrir le guide de Paul Darveau au chapitre *Bords de route*. Vous y trouverez tout de suite la *photo couleur* de la fleur en question, avec ses noms français, latin, vulgaire, et plusieurs détails qui vous intéresseront.



**Avec Paul Darveau,
on ne se trompe pas.**

L'écologiste Paul Darveau est coauteur de plusieurs ouvrages utilisés dans l'enseignement à l'échelle de tout le Québec. Il a consacré trois ans à la préparation de **SUR LA PISTE DES FLEURS SAUVAGES DU QUÉBEC**, une innovation en botanique.

Educom, 5275, rue Berri, Montréal H2J 2S7

Postez ce coupon aujourd'hui
et appréciez-vous à découvrir tout un monde.

**Seulement
\$5.95**

- 115 photos couleurs
- 256 pages sur papier glacé
- 12 milieux naturels facilement accessibles
- 100 fleurs sauvages estivales, automnales et printanières
- reliure renforcée
- format pratique (approx. 10.5 cm sur 17.5)

EDUCOM

5275, rue Berri,
Montréal, Qué. H2J 2S7

Faites-moi parvenir le guide photographique **SUR LA PISTE DES FLEURS SAUVAGES DU QUÉBEC**.

- ☐ Ci-inclus mon chèque ou mandat de \$5.95.
(L'éditeur assume les frais d'envoi.)
- ☐ Facturez plus tard.
(Plus 50¢ de frais d'envoi.)

NOM

ADRESSE

VILLE

PROV.

CODE POSTAL

Mère Marie-Rose

on pas dit des religieuses de Port-Royal: «Saintes comme des anges, orgueilleuses comme des démons»? Alors, ce moi suspect, il faudra le poursuivre sans relâche. Ce billet, écrit de sa main, on le trouvera dans son livre de messe, après sa mort: «J'accepte avec plaisir, ô mon Dieu, toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer; accordez-moi la grâce d'en faire ma joie et mes délices... Je m'examinerai tous les jours sur la façon dont j'aurai accepté les humiliations.»

Eulalie a développé très jeune un sentiment diffus de culpabilité qui ne trouvera son exutoire que dans la souffrance, dont une de ses amies disait qu'elle était «avide». A Belœil, les servantes de son frère la détestent et l'humilient constamment; pourtant, Eulalie n'a que de bons mots pour elles. Au couvent de Longueuil, on la nomme d'abord portière, alors que tout la destinait à être supérieure, et elle s'acquitte avec application de cette tâche qui ne lui convient guère.

Quand le père Allard la fait agenouiller devant toute la communauté et l'abreuve de reproches pendant une heure, elle n'a pas un mot de plainte. Les chroniques de la communauté racontent qu'elle descendait souvent aux cuisines et ordonnait aux religieuses de l'employer aux plus viles tâches.

Aux souffrances morales s'ajoutent les macérations, dont elle a commencé la pratique très jeune et qu'elle poursuivra longtemps; on a retrouvé dans sa chambre, après sa mort, des instruments de torture qui sont aujourd'hui exposés au musée d'Outremont. La souffrance semble être le matériau dont sa vie est fabriquée. «Je trouve en religion ce que je m'attendais d'y trouver, écrit-elle à une religieuse. En effet, à quoi peut s'attendre celle qui a mérité l'enfer et qui désire le Ciel et qui, même, l'espère? La croix! Hélas, mon Dieu, quelque pesante qu'elle paraisse, elle est encore trop légère pour moi.»

Il faut bien voir que derrière tout cela — la vocation, la mission, la souffrance recherchée — il y a un grand projet, la sainteté. Mère Marie-Rose croyait, parce que c'était ce qu'on lui avait enseigné, que chaque souffrance la rapprochait du Christ. Masochiste, Mère Marie-Rose? Oui, puisque chaque souffrance se transformait pour elle en joie, chaque humiliation en plaisir. Elle a vécu à une époque où le masochisme était chose noble et admirable, chez les femmes surtout, puisqu'il s'appelait alors abnégation, esprit de sacrifice ou passion religieuse (quand elle est morte Sacher-Masoch avait 13 ans...). Mais l'état extatique recherché, cette osmose spirituelle avec le Christ est une entreprise autrement plus difficile qu'on pourrait le penser à première vue, car

elle conduit l'individu à nier son corps, c'est-à-dire la vie elle-même. Le seul rapprochement complet ne peut, pour une âme de cette sorte, se faire qu'après la mort.

Toute tournée vers la croix

Mère Marie-Rose apparaît ainsi comme uné victime de sa passion religieuse. Victime consentante et même active puisqu'on lui ferait volontiers le reproche d'être morte très jeune, à 38 ans, épuisée par de longues maladies et les privations. Travaillant tout le jour, elle passait ses nuits en prières et refusait de prendre ses médicaments. Quelques jours avant sa mort, elle supplia qu'on cesse de prier pour sa guérison. Comme si, son oeuvre enfin accomplie, la vie ne lui était plus d'aucun intérêt.

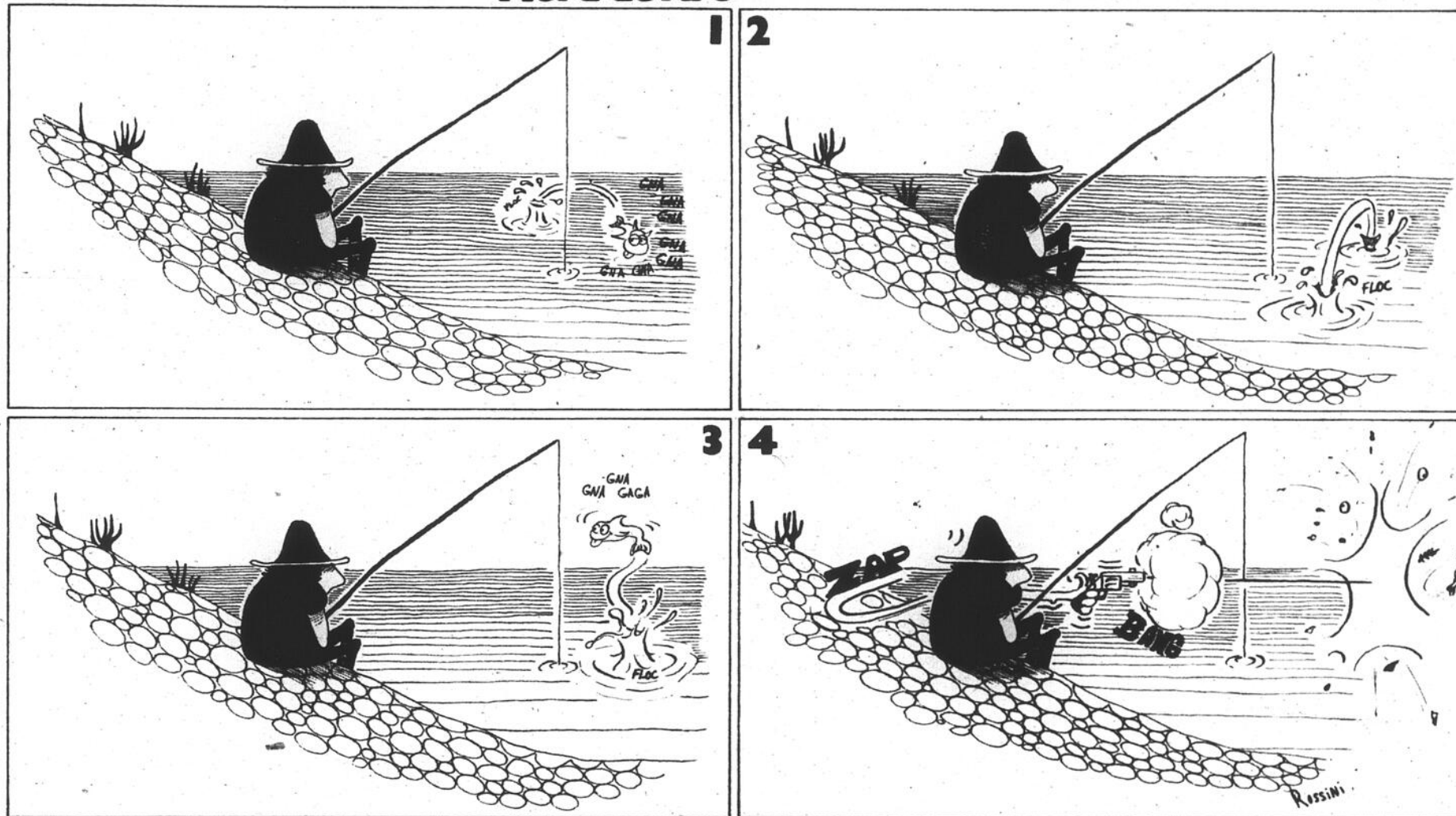
Mère Marie-Rose a porté à l'extrême les tourments spirituels et les exigences morales de son époque. «Aujourd'hui, m'a dit une religieuse de Montréal, nous sommes imprégnées par l'idée de résurrection. A l'époque de Mère Marie-Rose, on était tourné vers la croix, c'est-à-dire vers la mort.»

Mère Marie-Rose serait-elle démodée? Son langage, passionné et romantique, ses excès et ses exaltations le laisseraient croire. Mais, au-delà de ces traits d'époque, sur lesquels les religieuses ont des restrictions de convenance, il semble que ce soit surtout le courage, la générosité et la foi inébranlable de leur fondatrice que les S.S.N.J.M. d'aujourd'hui prennent comme modèles.

Une autre Vie de Mère Marie-Rose est en préparation, conçue, celle-là, selon la méthode dite historique. Dans leur volonté si évidente de faire oeuvre d'édification, Fidélis et surtout Duchaussois ont souvent, avec toutes les broderies d'usage, fait de Mère Marie-Rose une martyre et de sa vie une histoire d'aversion du XIXe siècle. La Vie de Marie-Rose aura sans doute moins de pages touchantes, mais elle pourra du moins être mise entre toutes les mains, tout en se rapprochant davantage de l'essentiel, c'est-à-dire de l'action qu'a menée Mère Marie-Rose, de la vie en communauté, etc.

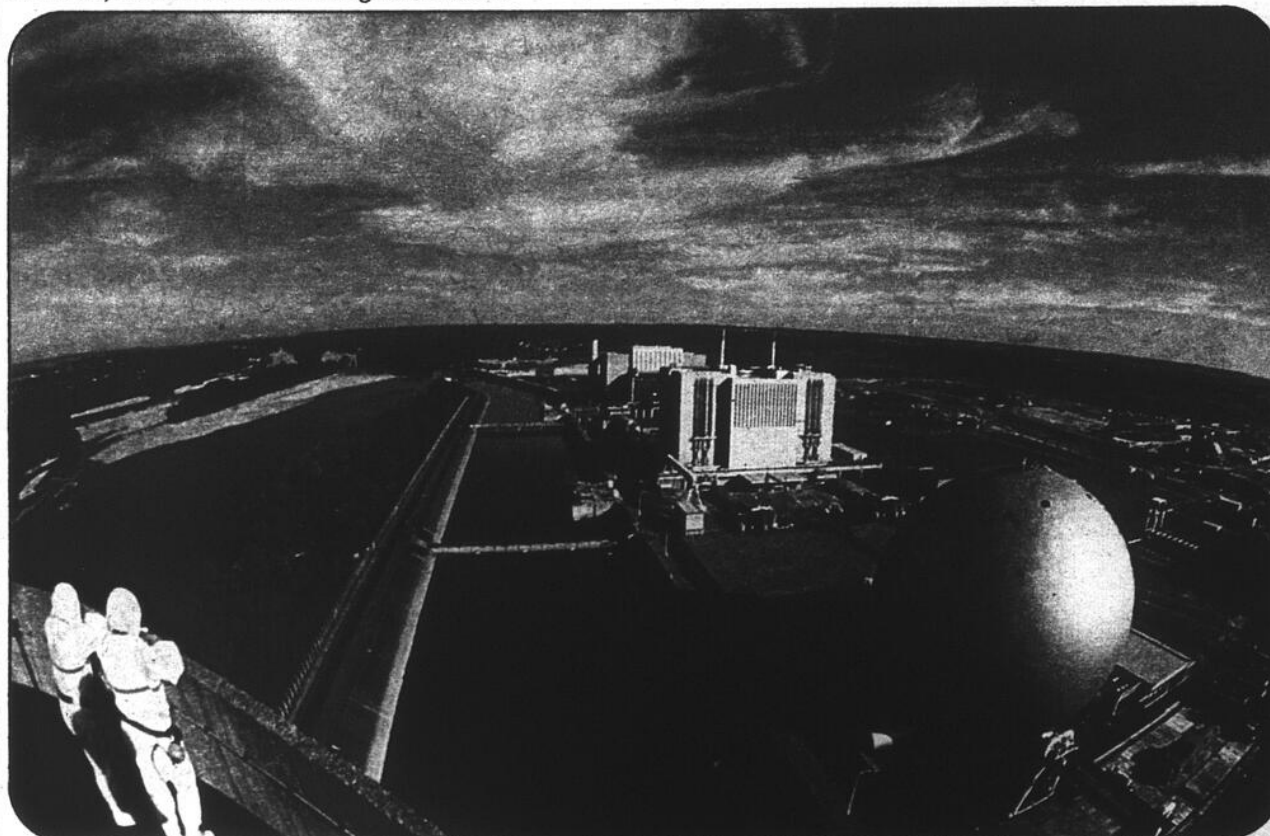
Celle que l'on pourrait voir comme la fondatrice d'une multinationale religieuse — les S.S.N.J.M. ont eu très tôt des missions dans l'ensemble du Canada, au Japon, aux Etats-Unis et même en Afrique — sera bientôt nommée vénérable par Rome. Prochaine étape dans la sainteté: la béatification. Ne devient pas saint qui veut; le peuple choisit ses modèles, mais l'appareil administratif de l'Eglise est lent, lourd et précautionneux. En fait, une béatification c'est un procès et, m'ont dit les religieuses, Mère Marie-Rose a toutes les chances de gagner le sien. Chères étudiantes des S.S.N.J.M., on ne nous aura pas fait prier en vain! •

Mord de rire



Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moy. par cigarette. Régulier: "goudron" 15mg, nicotine 1.1mg. King: "goudron" 17mg, nicotine, 1.3mg.

Vue extérieure de la centrale nucléaire de Chinon, en France, montrant l'édifice du réacteur, au centre, au bord d'un canal longeant la Loire.



Deux techniciens, dont une femme, vérifient l'état de leurs outils avant d'aller exécuter des travaux dans une cellule à haute radio-activité.



AU COEUR DE L'ÉNERGIE NUCLEAIRE

Il n'est pas facile de prendre des photos de l'intérieur d'une centrale nucléaire. Celles-ci proviennent de la centrale de Chinon, en France. Elles n'ont pu être réalisées que grâce à l'arrêt du réacteur pour fins de réparation et de vérification, ce qui a lieu à tous les cinq ans seulement. Ce sont donc des images encore inédites pour la plupart que nous vous présentons.



Le réacteur étant partiellement refroidi, on peut procéder à des travaux tels que la resoudure des conduites de gaz contaminé.

Vu le danger de contamination, on ne peut pénétrer sur le chantier que par un système de sas. De plus, tout individu circulant sur les lieux doit endosser une tenue toute rouge: combinaison, cagoule, gants et chaussons.

Le masque, également obligatoire, peut être autonome ou relié à un distributeur d'oxygène.

Certaines de ces photos ont été prises dans le service médical de la centrale. Elles représentent avec exactitude les interventions qui devraient être effectuées à la suite de la détection de radio-activité où que ce soit.

Chaque membre du personnel travaillant sur une tranche de la centrale qui présente des risques de contamination doit subir un contrôle à l'unique sortie de l'enceinte. Pieds et mains y sont passés au compteur de Geiger, qui lance un signal d'alerte quand il décèle une dose anormale de radio-activité.

L'employé contaminé est alors amené au service médical où on lui lave mains et cheveux, parties du corps où les poussières radio-actives peuvent le plus facilement se déposer. Les premiers secours sont donnés au service médical en cas de contamination grave ou d'accident, telle une fracture. Les parties externes du corps sont nettoyées dans une baignoire spéciale, puis le patient est recouvert de plastique isolant, repassé au compteur de Geiger et amené à un service spécialisé, à l'extérieur de la centrale.

Le réacteur ayant été arrêté, comme on le fait tous les cinq ans, on peut procéder à diverses réparations: ici, on ressoude des conduites de gaz.



A l'extrême-g., un technicien glisse les mains dans un détecteur de radio-activité; ci-dessus, caisson de détection employé pour tout le corps.



Premiers soins donnés sur place à un faux patient souffrant de fracture de la jambe, pour indiquer comment on procéderait dans la réalité.

Photos Claude Lévesque — Gamma



Venez passer une

C'est formidable!

"Marineland & Game Farm", à Niagara Falls, c'est un véritable parc de la faune maritime et terrestre, tout proche de la grande cataracte célèbre dans le monde entier.

Voilà un petit voyage qui mène à la plus excitante journée de découverte qui soit, pour les gens de tous âges.

L'Aqua-Théâtre couvert de 4,500 places présente un tout nouveau spectacle. Vous aimerez les éblouissantes cabrioles de Kandu et Nootka, deux incroyables épaulards qui s'amusent à des tours d'adresse herculéens.

Vous acclamerez votre favori dans l'âpre compétition que se livrent Kandu, quatre tonnes de puissance mâle, et la belle Nootka, la féministe de trois tonnes qui veut prouver que tout ce que peut faire Kandu, elle peut le faire... un peu mieux.

Venez admirer ces talentueux géants des mers rivaliser pour vos applaudissements.

Vous en verrez de toutes les



couleurs et leurs entraîneurs encore davantage avec le "concours de drave". Et vous envierez le rythme de leurs danses!

Les courses à obstacles aquatiques, les courses de chariots sur l'eau,



la course de cent verges et plusieurs rebondissements à vous couper le souffle ne sont qu'une partie de l'action perpétuelle.

Certes, vous serez conquis par la grâce et la précision du ballet des dauphins-acrobates, qui font tout pour voler la vedette à leurs cousins, les épaulards. Et puis, vous vous tiendrez les côtes en voyant les pitres des otaries et éléphants de mer les plus gais du monde.

Du samedi
17 juin au
dimanche
10 septembre,

Une journée du tonnerre!

comme bonus d'été, plusieurs animaux terrestres parmi les plus adroits se joindront au spectacle de l'Aqua-Théâtre, pour vous en mettre plein la vue. Vous aurez des émotions fortes à souhait en voyant les ours, lions, tigres et éléphants éprouver le courage de leurs dompteurs.

En plus de tout ça, en vous promenant dans le parc "Game Farm", vous aurez pour compagnons plus de 400 adorables daims fauves. Vous pourrez observer des ours sauvages, des sangliers et des lions.



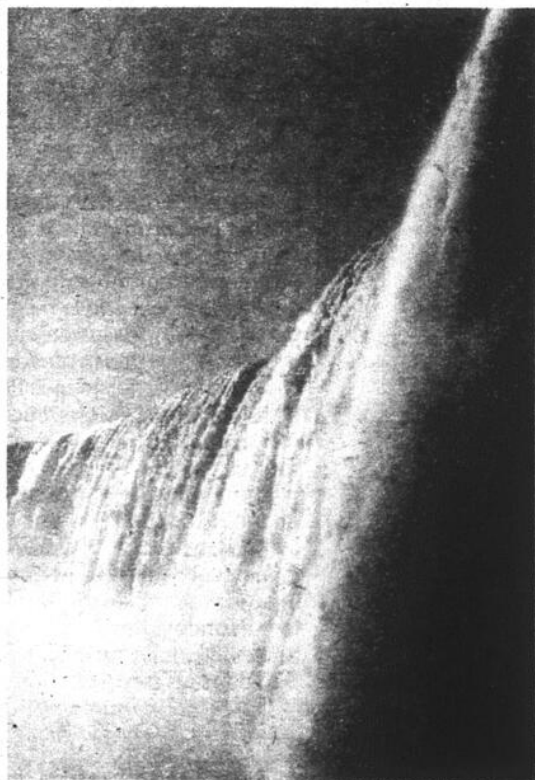
Voyez aussi des lamas, des wapitis canadiens, un majestueux troupeau de buffles et plusieurs autres animaux.

Les enfants pourront s'amuser ferme au terrain de jeux complètement équipé, et tout le monde pourra relaxer en cassant la croûte; pour cela, il y a l'aire de pique-nique, ou 4 restaurants à prix populaires.

Si vous n'avez de temps que pour



une seule attraction dans la région de Niagara, vous ne pourrez pas vous tromper en choisissant "Marineland & Game Farm".

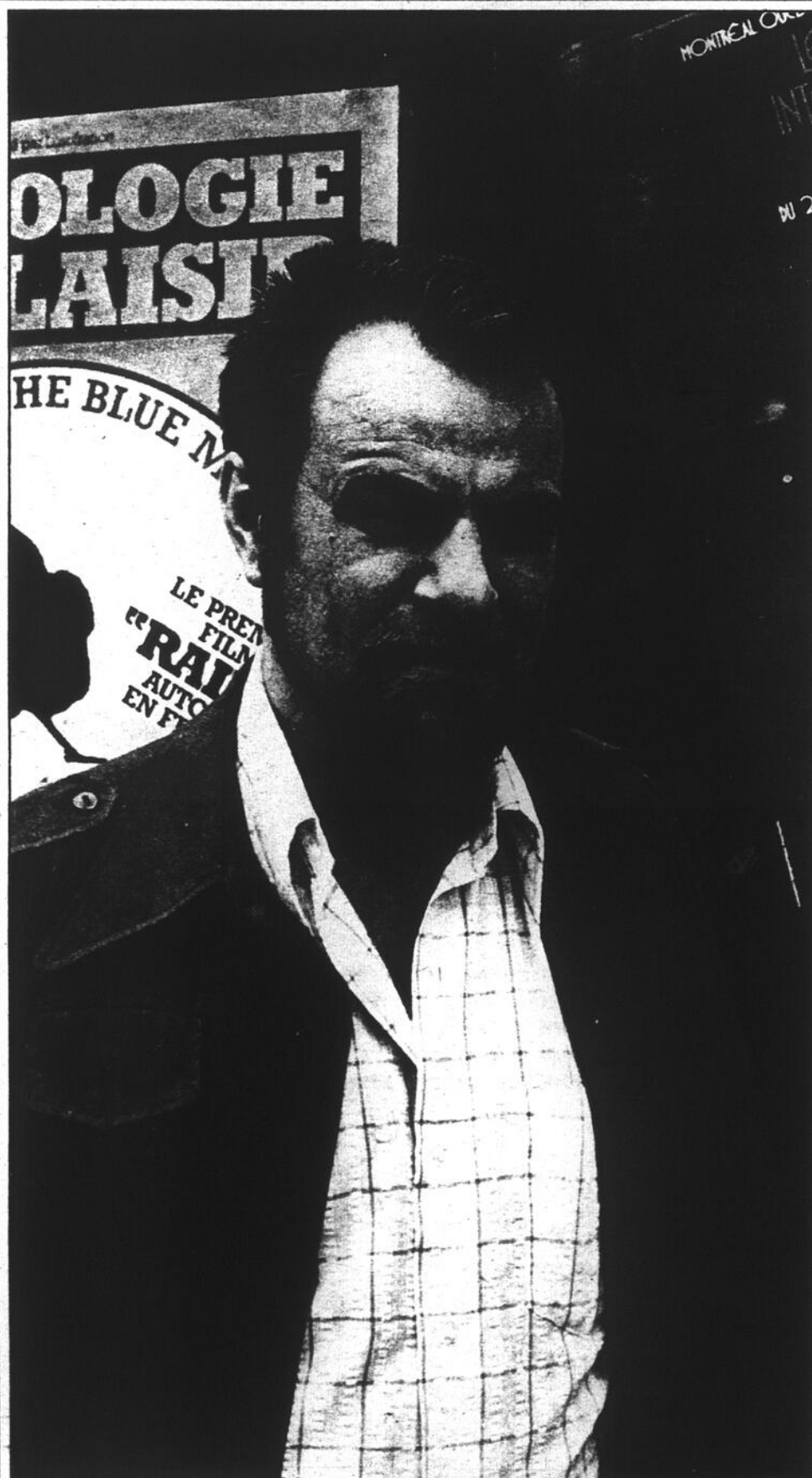


**MARINELAND
& GAME FARM**
Niagara Falls, Canada



Un seul prix d'entrée vaut pour tous les spectacles. "Marineland & Game Farm" sont ouverts à l'année longue, de 9 heures du matin à 1 heure après le coucher du soleil. Stationnement gratuit.





UNE PASSION **ROLAND SMITH DU CINÉMA** **À FAIRE PARTAGER AU PLUS** **GRAND NOMBRE**

PAR MARIE-ODILE VÉZINA

Sans lui, les Québécois n'auraient peut-être jamais découvert Sergio Leone, ses petits frères et le western-spaghetti! Ce qui, pour beaucoup d'entre nous, aurait été bien dommage.

Mais, j'y pense brutalement: sans lui, Robert Charlebois n'aurait sans doute pas joué le cow-boy décontracté devant des caméras italiennes en se prenant — visiblement — pour un acteur *ben ordinaire*. Et — tenez-vous bien! — Michel Tremblay n'aurait pas écrit le scénario d'un film qui s'appelle *Il était une fois dans l'est* mais peut-être celui *D'autant en emporte l'est*.

La preuve, c'est que tout ça — Sergio Leone, le western-spaghetti, peut-être Charlebois comédien et Michel Tremblay, mais c'est encore sous réserve — provient du fait que Roland Smith ne pouvait pas aller au cinéma dans son propre pays quand il était petit.

Que les psychologues se frottent la bedaine en se félicitant de leur grande science: les traumatismes de l'enfance remontent toujours à la surface!

Mais pourquoi ne pouvait-il pas aller au cinéma, ce pauvre petit? Eh bien — vous vous souvenez, allons! — parce que votre Belle Province, au sens moral curieusement développé, avait dans son grand livre des lois un règlement qui interdisait l'accès des salles de cinéma aux moins-de-seize ans.

Or, par chance — merci, mon Dieu —, les parents du petit Roland allaient régulièrement se promener de l'autre côté des lignes, chez nos voisins américains, et notre jeune héros, comme tous les enfants, paraît-il, entretenant un goût prononcé des choses défendues, profitait de ces séjours chez l'Oncle Sam pour fréquenter copieusement ces lieux remplis d'images et de rêves qui lui étaient interdits au Québec.

Rassurez-vous, brave gens! Les Américains ne produisaient pas encore à cette époque des oeuvres cinématographiques percutantes du genre de *l'Exorciste* et *les Dents de la mer*. C'est donc à partir des films issus de la belle époque des comédies musicales et des grands westerns que le jeune Roland Smith développa sa passion pour le cinéma.

Vous voyez, il suffit d'être patient, tout s'explique!

Remarquez bien que c'est sciemment que je ne vous ai pas encore révélé qui est Roland Smith. Il y a deux raisons à cela. La première étant que j'aime assez le suspense — surtout au cinéma — et la seconde parce que mon éthique professionnelle m'empêchait de vous dire dans les trois premières lignes, sans

avoir l'air de faire de la publicité déguisée sans raffinement, que le gars dont je vous parle est propriétaire de quatre cinémas au Québec, dont l'Outremont, connu — je l'espère — par chacun de vous!

Revaloriser le cinéma

Que Roland Smith soit le principal actionnaire d'une compagnie, aux intérêts purement québécois, qui possède des cinémas et qui fait travailler plus de 80 personnes n'est pas d'un intérêt délirant: allons, les nationalistes, pas de scandale sur ma copie! Du calme: Roland Smith est avant tout un passionné de l'art cinématographique et, depuis onze ans, il cherche avec des moyens qui sont de plus en plus grands à communiquer au monde cette passion. Car, pour lui, le cinéma est avant tout une question d'art et non pas une vile machine à fabriquer de gros sous.

«L'ennui, explique-t-il posément, car il a tout de l'homme pondéré, c'est que les sept huitièmes des gens qui s'occupent de cinéma, et surtout les propriétaires de salles, ne sont intéressés à leur métier qu'en fonction de l'argent qu'il peut rapporter.»

Ses premières expériences dans l'industrie cinématographique, Roland Smith les a faites en s'occupant de publicité pour une maison de distribution de films puis, quelques années plus tard, en devenant programmeur de courts métrages pour une chaîne de cinémas.

En 1967, il ouvre sa première salle, le Verdi, devenu depuis un cinéma grec puis un cinéma chinois. Et parce que son amour du septième art a longtemps été frustré par les programmations insipides des autres propriétaires de cinémas, il choisit de présenter presque exclusivement des oeuvres de grande valeur qui, pourtant, sont moins accessibles au grand public. Ce petit détail ne gêne pas Roland Smith: le Verdi n'est qu'un petit cinéma de 450 places qui devient ainsi un cinéma d'art et d'essai fréquenté par une sorte d'élite cinématographique.

«En ouvrant cette salle, je tenais surtout à revaloriser le cinéma américain, galvaudé au Québec par des films de second ordre que les propriétaires de salles devaient particulièrement affecter

tionner puisque c'est ceux-là qu'ils présentaient à leur clientèle. J'avais le goût de faire découvrir aux amateurs de cinéma des réalisateurs comme John Ford, Hitchcock et d'autres du même genre qui n'étaient pas non plus à l'époque prophètes en leur pays.»

Après le Verdi, premier cinéma d'art et d'essai au Québec, Roland Smith s'est lancé dans l'aventure de l'Outremont dont la vocation est celle d'un cinéma de répertoire où les gens viennent revoir des oeuvres importantes.

L'Outremont a ouvert ses portes en mars 1971 et, pendant six mois, la programmation de cette salle a été alimentée par des films d'un style nouveau pour les Québécois: les western-spaghetti. Evidemment, le grand réalisateur-vedette de ces six mois de westerns ininterrompus épousait sa vocation réelle de cinéma de répertoire, présentant 15 films différents par semaine — et pas n'importe lesquels!

Quatre salles au Québec

Depuis 1971, les Montréalais ne sont plus les uniques privilégiés d'un cinéma de répertoire. Roland Smith, fort de sa réussite avec l'Outremont, a ouvert trois autres salles dont une à Québec et les deux autres à Sherbrooke et à Trois-Rivières.

On pourrait presque prétendre que ce mini-circuit de cinémas dirigé par Roland Smith est une expérience unique au Québec de participation des cinéphiles à la programmation. Les habitués de ces quatre salles ont un grand mot à dire dans le choix des films projetés. Que ce soit par courrier, téléphone ou de vive voix, les suggestions du public sont accueillies avec le plus grand sérieux. Ce public s'est d'ailleurs personnalisé au fil des années, et les enquêtes maison menées par la société de Roland Smith démontrent que ce sont surtout les professionnels et les étudiants qui fréquentent l'Outremont



Le cinéma Outremont, sis avenue Bernard, à Outremont, est le centre du réseau de 4 cinémas de répertoire créé par Roland Smith.

et ses trois petites soeurs de province.

Bien que l'industrie du cinéma soit en crise et que les propriétaires de salles s'arrachent les cheveux à cause de la baisse du taux de fréquentation de «leurs boutiques», qui ne va d'ailleurs qu'en s'accroissant, Roland Smith continue à compter une clientèle de plus en plus nombreuse. Il y a, bien sûr, plusieurs raisons qui expliquent ce phénomène inverse. La première étant le prix d'entrée qui, à l'Outremont comme dans les trois autres cinémas du groupe, est plus bas qu'ailleurs. Les fidèles de l'Outremont se rappellent sans doute qu'il n'y a pas si longtemps ils payaient moins d'un dollar pour voir des films de qualité. L'inflation étant ce qu'elle est, le prix a doublé mais reste encore bien au-dessous de celui qui est demandé dans les autres temples du cinéma. Roland Smith, qui ne peut pourtant pas nier que ses préoccupations artistiques sont épaulées par un sens des affaires parfaitement aiguisé, n'aime pas s'attarder sur la question du prix d'entrée.

«Le prix que nous demandons à nos spectateurs est étudié en fonction de nos dépenses. Cela n'a rien à voir avec une politique compétitive bien orchestrée. Cependant, il est vrai que le cinéma est devenu un luxe pour bien du monde. Quand on compte le prix du billet, le coût du stationnement, les frais de restaurant qui se greffent généralement à une sortie et le salaire de la petite gardienne, passer une soirée au cinéma représente une dépense qui n'est plus négligeable pour le consommateur. C'est presque aussi cher que d'aller au théâtre. C'est pour cette raison que nous continuons à maintenir notre prix d'entrée le plus abordable possible. C'est un des éléments qui va permettre au cinéma de rester accessible à tout le monde.

«Cependant, il y a d'autres raisons aussi graves qui font que l'industrie cinématographique est en difficulté. C'est un peu la loi de la jungle dans ce monde-là. La moitié des salles du Québec appartiennent à des compagnies étrangères qui produisent, distribuent et projettent leurs propres films. Et il s'agit souvent de films de second ordre. Que trouve-t-on en ce moment à l'affiche des cinémas? Des films qui exploitent les quatre mêmes thèmes: le sexe, la violence, l'horreur et les grandes catastrophes! Et ces productions sont amenées à grand renfort de publicité tapageuse et, il faut le dire, mensongère. Le public est las de se faire tromper. On lui propose du croustillant, de l'inattendu, du jamais vu dans des bandes-publicité montées en vue d'attirer le plus de spectateurs possible. Or

Suite page 16

La cigarette douce

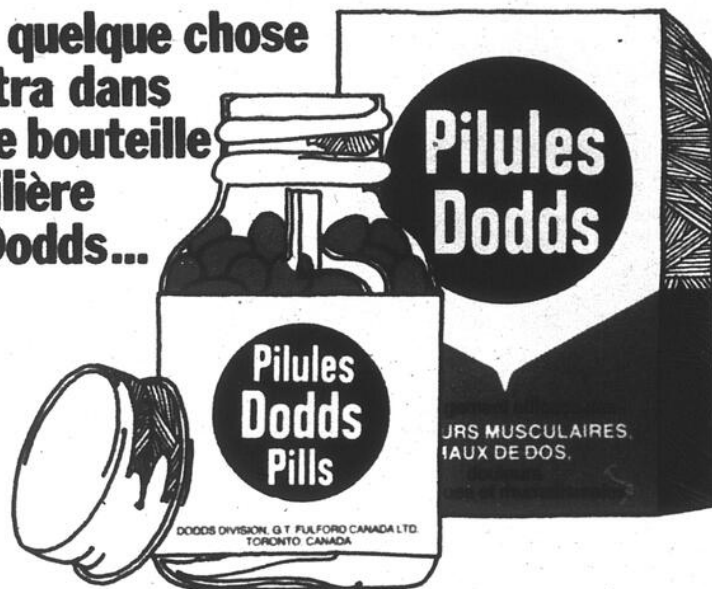
Craven "A", la marque de cigarettes douces qui inspire le plus de confiance au Canada, présente la Craven "A" Special Mild... une cigarette très douce qui offre le bon goût et la qualité exceptionnelle du produit original.



La cigarette la plus douce que nous ayons jamais faite.

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage - éviter d'inhaler. Moyenne par cigarette: Filtre King Size et Filtre Régulière: goudrons 5 mg, nic. 0.4 mg.

Il y a quelque chose d'extra dans votre bouteille familière de Dodds...



Non seulement un soulagement au mal de dos, mais aux maux musculaires et à la douleur et à l'inflammation de l'arthrite et des rhumatismes.

Les gens ont toujours su que les pilules Dodds offraient un bon soulagement efficace au mal de dos, mais vous allez remarquer un petit extra quand vous achèterez votre prochaine bouteille de pilules Dodds. Les pilules Dodds sont recommandées, non seule-

ment pour le mal de dos, mais pour les maux musculaires et comme aide au soulagement de la douleur et de l'inflammation des rhumatismes et de l'arthrite.

Les pilules Dodds... un ami de la famille... extra bon.

POUR UN AJUSTAGE PARFAIT DE VOTRE DENTIER



Vos gencives sont-elles sensibles? Votre dentier glisse-t-il? Le PLASTILINER DE BRIMM'S. Donne un ajustement parfait et confortable qui dure des mois. MANGEZ N'IMPORTE QUOI. Appliquez une bande de PLASTILINER sur le dentier. Mordez et l'enduit se moule parfaitement. Remboursement garanti par le fabricant. A tous les comptoirs pharmaceutiques.

RÉPAREZ VOTRE DENTIER



A la maison, en quelques minutes
Utilisation rapide et facile. Satisfaction garantie ou argent remis. A tous les comptoirs pharmaceutiques.

QUICK-FIX
Nécessaire de Réparation de Dentiers

perspectives-dimanche

est publié chaque semaine par Perspectives Inc.
231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 • Tél. 282-2224

Directeur de la rédaction
Pierre Gascon

Directeur adjoint
Jean Bouthillier

Directeur artistique
Pierre Legault

Rédaction
Edouard Doucet
Isabelle Lefrançois
Adrien Robitaille

Photographe
Denis Plain
Secrétariat
Gisèle Payant

Service artistique
Marthe Bolduc
Michel Brunette
Roger Dion
Michel Genest
France Lafond

Président
Paul-A. Audet
Vice-président
Charles d'Amour

Secrétaire
Guy Pépin
Tresorier
Gaston Vachon

Représentant publicitaire
MagnaMedia Limitée
231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 Tél. 282-2120

ISSN 0380-6790

ROLAND SMITH

les gens savent maintenant par expérience qu'on a sorti dans ces bandes-annonces les images les plus frappantes et que les deux heures qu'ils consacreront à regarder le film en son entier seront sans intérêt et très onéreuses pour les porte-monnaie.

Les navets de la télé

«Quant aux autres oeuvres proposées aux propriétaires indépendants de cinémas, les distributeurs souvent les achètent en fonction des possibilités de les revendre aux réseaux de télévision. Et quels sont les films qui intéressent la télévision? La plupart du temps, des navets exploitant des sujets aseptisés qui véhiculent des principes bourgeois et rétrogrades.

«La télévision a une grande part de responsabilité dans le marasme du cinéma. Au lieu de servir le septième art, elle le dessert. Que les stations privées soient soumises à des contingences commerciales et fassent des compromis, cela peut se comprendre. Mais que les réseaux d'Etat, comme Radio-Canada et Radio-Québec, tombent dans la même facilité, en utilisant les deniers publics, cela se comprend moins.

«Combien d'heures d'antenne la télévision consacre-t-elle à l'information et à l'éducation cinématographiques de ses téléspectateurs? Elle diffuse des films sans intérêt alors qu'elle pourrait jouer un rôle culturel en présentant des classiques du cinéma, en faisant connaître des réalisateurs des décennies précédentes qui ont marqué le cinéma. Si Radio-Canada consacrait seulement six heures par semaine à ce genre d'information, ce serait déjà une très bonne chose.»

Roland Smith essaie, avec ses moyens à lui, de pallier ces déficiences des média électroniques. Grand collectionneur de revues cinématographiques, la rumeur veut que sa bibliothèque soit aussi bien garnie dans ce genre de publications que la meilleure cinémathèque. Il est devenu une autorité dans le domaine du cinéma au Québec et on le consulte fréquemment.

L'information cinématographique qu'il déplore ne pas trouver au petit écran, Roland Smith essaie de la donner par le biais d'un magazine qu'il a lancé il y a quelques années et qu'il distribue gratuitement à plus de 240 000 exemplaires à travers le Québec. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette revue ne sert pas seulement de programme à la société cinématographique de Roland Smith. Elle contient une foule de renseignements sur les réalisateurs, les comédiens, les nouveautés, ce qui s'est fait et se fera dans le cinéma international.

C'est à Roland Smith également que les Québécois doivent le Festival international du film qui a eu lieu conjointement à Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke l'automne dernier.

Cette manifestation culturelle, qui rappelait la belle époque du Festival du film de Montréal, a permis à un grand nombre d'adeptes du cinéma de voir en avant-première une trentaine de films tournés un peu partout dans le monde. Pour Roland Smith, c'était un moyen de sensibiliser le public à autre chose qu'aux cinémas français et américain; c'était également un bon prétexte pour obtenir des films qui, sans ce festival, n'auraient peut-être pas été projetés au Québec. Plusieurs réalisateurs de renom, tels que Luigi Comencini, Bay Okan et Agnès Varda sont venus rencontrer les cinéphiles québécois à l'occasion de cette semaine du cinéma international.

Le cinéma Québécois

Au cours de ce premier Festival international du film, que Roland Smith souhaite très légitimement reprendre annuellement avec encore plus d'ampleur, les oeuvres québécoises ont brillé par leur absence. Ce fut un bon prétexte pour aiguiller la conversation sur le cinéma québécois.

«Le problème du cinéma québécois, d'expliquer Roland Smith, c'est que les réalisateurs souffrent d'un même mal: l'inhibition narcissique. Tous les cinéastes se regardent le nombril en tant que Québécois; c'est bien joli de vouloir construire une identité propre au Québec, mais à condition qu'on puisse la montrer aux autres. Or le cinéma québécois est tout ce qu'il y a de plus hermétique. Quand on pense — c'est un cliché — qu'on est obligé de sous-titrer nos films pour les présenter à des gens qui utilisent la même langue que nous! Que ce soit les réalisateurs ou les comédiens, tous devraient aller sur les plateaux où se tournent des productions mises en scène par des cinéastes connus internationalement. Nous ne faisons que des films en fonction d'un succès local. Or, pour qu'une production d'environ \$500 000 — budget très moyen pour une production moyenne — fasse ses frais, il faut qu'elle soit au moins vendue à dix pays! C'est pas étonnant qu'on soit en difficulté. Les quatre films qui se sont vendus un peu à travers le monde sont *la Vraie Nature de Bernadette*, *Deux Femmes en or*, *les Mâles* et *Mon oncle Antoine*. Les autres ont été de véritables fiascos.»

Si le cinéma en général et le cinéma québécois en particulier se portent mal, ce n'est pas cela qui va empêcher Roland Smith de poursuivre son petit bonhomme de chemin dans la voie qu'il s'est tracée.

«Au fond, pour moi, ce qui continue d'être important, c'est de diffuser la culture cinématographique, de la rendre accessible à un vaste public et pas seulement à quelques cinéphiles avertis. Je vais à contre-courant de la majorité de ceux qui s'occupent de cinéma. Mais c'est une position que j'affectionne!»

Achetez-lui le Remington GTX;
nous lui enverrons le sac "Tilley."

TILLEY



A la fête des Pères, papa mérite bien d'être caressé...de plus près.

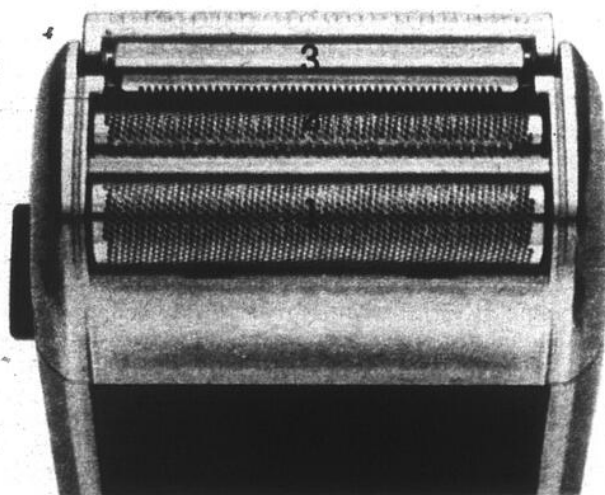
Il a fallu des années de recherches, d'améliorations et d'essais. Mais ça valait le coup!

Le secret réside dans la tête à triple action. (1) La première tête coupe les poils et les redresse. (2) La deuxième tête les rase de près. (3) Simultanément, l'exclusive lame Intercept rase les longs poils follets.

Combinez tout ça avec la tête à grille flexible ultra-mince, et vous avez un rasoir qui vous rase d'aussi près qu'une lame. Garanti! Si vous n'êtes pas d'accord, nous vous remboursons votre argent!

En fait, nous sommes si sûrs que papa sera satisfait du rasage de près

Le secret? Le mécanisme exclusif de rasage à triple action.



et du confort du Remington GTX que nous lui enverrons un sac "Tilley" de \$16 pour ranger son rasoir. *Il vous suffit de retourner la carte de garantie avec \$2 pour les frais de poste et de manutention, et un beau sac en véritable cuir sera à lui...ou à vous. Mais, pensez-y, c'est sa fête!

REMINGTON[†]
TILLEY
CUIR DE QUALITÉ

Cette offre expire le 1^{er} juillet 1978.

Satisfaction garantie. Ou retournez le rasoir et la facture, port payé, à Remington, dans les 30 jours suivant l'achat.

[†]Marque de commerce au Canada de la Sperry Rand Corporation.

QUÉBEC À TOUTES LES SAUCES

PAR NORMAND RENÉ PRIEUR

En 1608, Samuel de Champlain se retrouvait face à un escarpement, à l'embouchure d'une rivière, sur les rives du fleuve qu'un certain Jacques Cartier s'était chargé de nommer Saint-Laurent. Ce bon Samuel crut faire face à des extra-terrestres lorsqu'il aperçut les plus beaux spécimens d'une race à la peau basanée, de souche asiatique, dit-on. Intimidés sans doute par l'incroyable barbichette du père Champlain, ces autochtones ne réussirent qu'à émettre quelques sons qui ressemblaient à «Québec». Ce fut peut-être une manifestation verbale de la grande déception qui venait d'envahir les Amérindiens en voyant ces coquets petits Français s'installer aussitôt. Qui sait? Flatté, Samuel enregistra ces quelques sons sur son magnétophone portatif et ces sons devinrent un mot, voire le nom d'une grande ville et d'un non moins grand Etat.

Québec est bien inscrit au dictionnaire. Dans un drôle de dictionnaire bilingue duquel plusieurs voudraient bien l'extirper. On se tire, on se chamaille, on revendique Québec. Il faudra même un référendum pour trancher la question. Une fois sorti du dictionnaire, il sera ensuite associé. Aussi bien vous le dire tout de suite, Québec est déjà fort associé.

C'est un matin pluvieux de printemps, à l'extrémité est de la rue Sainte-Catherine, que l'association m'a frappé en pleine gueule. Là, sur une enseigne ornant la devanture d'un magasin, j'ai lu «Bijoubec», importateur, au prix de la manufacture». Si le ridicule avait tué, je serais mort sur le coup, foudroyé. Devant tant de bon goût, tant d'originalité, je démarrai en trombe, empressé d'aller m'installer dans le fauteuil du salon, de me pincer tout en me disant que je ne rêvais pas. Il était impossible que mes frères soient devenus totalement marteaux! Je ne rêvais pas. Comme la misère sur le pauvre monde, je me suis jeté sur mon annuaire du

téléphone, y restant plongé pendant de longues heures, allant de découverte en découverte. Les descendants de Samuel sont malades: dans leur quête d'identité, ils ont cru bon de mettre le Québec à sa place... partout. Le virus s'est propagé et a pris des allures d'épidémie. Blababec, Tagadabec, Soinsobec, clament-ils tout haut. Québec ceci, Québec cela, Québec, Kébec, K Bec, Q Bec, voire même Kaybec, s'empressent-ils de renchérir.

Dans l'annuaire du téléphone de l'île de Montréal, j'ai relevé pas moins de soixante noms qui, couvés entre le cœur et le cerveau de mes concitoyens, ont donné d'aberrantes raisons sociales affublées de la particule «Bec». Ainsi, si vous oeuvrez dans le secteur de la communication, peut-être connaissez-vous Cogebec, Communibec, Diffubec, Hebdohec, Graphobec, Infobec — tiens! un dissident —, Lettrabec, Médiabec, Scribec, Telebec ou Telbec, ce dernier étant un innovateur dans le genre. Pour vos soirées, si vous n'avez pas acheté un appareil chez Décibec audio, vous pourrez faire appel aux services de Discobec enr. qui dispose certes de tous les tubes américains. Nos créateurs de raisons sociales sont solidaires et ne se disputent pas pour une certaine promiscuité. A preuve Fibrobec et Fibreabec. Un fabricant de vis et boulons nous a tourné, il va sans dire, un Visbec, alors qu'un autre, spécialisé dans la vente et location de coffres-forts, se dissimule derrière Sécuribec. Il eût mieux fait de perdre la combinaison! Pensant probablement à nos hivers, un concitoyen lança Gelbec. Mais cette inspiration était déjà venue à cet

autre sous l'appellation Frigibec. A moins qu'il ait songé à l'état de ses relations sexuelles. Pour votre santé, mes frères, il y a Pharbec et Pharmabec. Que penseriez-vous d'un repas dans un restaurant administré par Sérabec? Si vous aimez mieux rester à la maison, faites appel à Traitebec ou cuisinez vous-mêmes et arrosez ce repas d'un Malbec ou d'un Cidrobec.

Soyons exotiques et parlons de voyage. Avec une voiture achetée chez Canbec — en voilà un qui ne veut pas se mouiller — et des leçons de conduite chez Roubec, vous n'aurez qu'à faire le plein chez Gazbec. Si votre destination est trop éloignée, il vous restera Tourbec. Il n'y a pas de quoi se gêner, notre gouvernement a bien créé Sidbec. Si le bon goût ne vous étrangle pas, vous pouvez également pondre des Abec Refrigeration & Air Conditioning, Forbec Furniture, Lonbec Sandblasting, Magnabec Realities et même un Drivebec.

Que dire de ceux qui ne se contentent pas d'une particule et qui incluent le Québec en entier à leur raison sociale? Leur imagination n'est pas moins fertile. Des exemples? Québécoir, Québécoz, Québécoon — chercherait-on à nous décrire? —, Québécoamp, Québéco-chimie, Québéco Lait, Synchro-Québec, Hydro-Québec, Radio-Québec, etc. Moins nombreux, certes, mais attendez de lire ce qui suit, imaginé par de bons Québécois à qui le sort de notre langue importe: Quebec Dry Cutting, Quebec Lighting, Quebec Packers, Quebec Poultry — firme qui vous vend les poulets bien élevés —, Quebec Rug Co., Quebec Vending, etc. Quant à Quebec Crankshaft, dites-le tout haut et tentez d'y habituer votre oreille. Il ne reste plus qu'à inventer Quebec One-Hundred and One.

Pour certains, ce n'est pas Québec mais plutôt Kebec. Comme si Samuel avait lu les sons des Amérindiens dans une bulle de bande dessinée et que le «K» tenait la place du «Q». L'alphabet romain que nous utilisons n'avait certes pas précédé Champlain ou Cartier sur les rives du Saint-Laurent. Nous avons cependant eu droit aux Kebec Alarmes,

Kebec Disc, Kebec Films, Kebec Spec, Kebec restaurants, Kébecel, Kébécom et même Kébec Dragon. Ici encore, nous avons droit au bilinguisme dans toute sa splendeur avec Kebec Control, Kebec Custom Brokers, Ke-be-co Grass Seed — là on se surpasse —, Kebec Associates. Mangeriez-vous des Kebec Food Products? Je ne voudrais pas oublier de vous parler d'un charmant petit motel de Saint-Zotique, à quelque cinquante milles de la métropole, sur les rives du lac Saint-François: le motel Kaybec. Dire que les touristes viennent chez nous en raison du fait français!

Le Québec étant aussi un très vaste territoire, il n'y a pas à s'étonner des très nombreux Trans-Québec. Surtout des très charmants Trans Québec Auto Body, Trans-Québec Commercial Service, Trans-Québec Sidings et Trans-Québec Helicopters. Des firmes anglo-canadiennes ou américaines se donnent un petit cachet local en ajoutant le mot sacré: Astro Tire (Québec) Ltd, Textilease Quebec, etc. Québécois et Québécoise sont aussi très en vogue. Encore là, le bon goût n'étrangle personne. A preuve ces Cinémas québécois, spécialistes du film de «foufounes», made in USA, Allemagne ou Danemark. Pas surprenant que notre industrie cinématographique soit si mal en point! Il y a finalement une boutique de la Tricoteuse québécoise, une eau de javel tout aussi bien qu'une cigarette la Québécoise, une Brasserie québécoise et, pour les futurs mariés, un Trousseau québécois LFP inc. Un entrepreneur a repris à son compte un slogan populaire qui servait à la publicité de notre Hydro-Québec: l'Hydroquébécois, entrepreneur électricien. Un petit jeu pour terminer: Dites-moi quel genre de commerce exploite le propriétaire des Formes du Québec? Fabricant de soutiens-gorge? Pas du tout. Peut-être rêvait-il cependant aux formes des Québécoises lorsqu'il lança son entreprise de construction.

Il se peut qu'après avoir lu ce texte, le suicide effleure votre esprit. Surtout si vous êtes un monsieur Arbéc, Harbec ou Dolbec! N'allez pas jusque-là, consolez-vous en pensant que les Amérindiens de Samuel, tout comme le général Cambronne, auraient pu dire autre chose que «Québec», surtout s'ils avaient songé aux ravages que l'homme allait faire sur ce continent vierge. Ils auraient ainsi fait de nous autre chose que des Québécois et des Québécoises. Nous serions des Merdois et des Merdoises, éclairés par Hydro-M..., voyageant par Merdair, écoutant les émissions de Radio-M... »

*Nos tarifs abordables vous permettent enfin
de mieux faire face aux imprévus**

La plupart des sinistres ne sautent pas aux yeux comme ce qui arrive chez le voisin.

Le propriétaire de la maison de droite, lui, est mort la veille, laissant sa famille sans ressources face au lourd fardeau d'une hypothèque. Et cette situation tragique est pourtant loin d'être un cas isolé.

Allstate vous offre une assurance sur la vie, à prix peu élevé en

comparaison des intérêts en jeu. Si vous décédez, cette assurance règle en entier l'hypothèque et laisse à votre famille la pleine propriété de la maison.

Quant au voisin, il avait une protection suffisante grâce à l'assurance Allstate de

propriétaire-occupant.

Voyez bientôt un agent d'assurance d'Allstate. Il vous renseignera sur la gamme complète d'assurance des biens immobiliers, pour que votre famille soit bien protégée, d'une façon ou d'une autre.

Allstate



Avec Allstate, on est entre bonnes mains!



**Allstate croit que les
sinistres dont vous serez
victime le plus
souvent ne sont pas les
plus spectaculaires**

*Un rabais de 10 pour cent est accordé dans le cas des maisons de construction récente (d'au plus cinq ans).



Fred Kerner, directeur des services du livre pour Harlequin Enterprises, dont la collection va sous peu envahir le Québec.

LA RECETTE HARLEQUIN

POUR LES FEMMES L'AMOUR TOUJOURS L'AMOUR

PAR MICHÈLE THIBAUT

Les Québécoises pourront mettre dans leur sac de plage, cet été, des romans d'amour pleins de suspense et d'exotisme.

Des romans écrits pour les femmes par des femmes, qui proposent tout à la fois «un grand amour» et «un grand voyage». Par personnages interposés, bien sûr!

Ryck le Hollandais, déchiré entre les images du passé et la douce présence d'une jeune fille timide; Tina, la jeune botaniste anglaise aux prises, dans la jungle amazonienne, avec Caramuru, l'homme de feu des indigènes; Kim, obligée de se soumettre à la volonté d'un homme impitoyable et brutal; Ravana, enlevée à sa famille et recluse en Sardaigne par son mari, Mark di

Curzio: tous ces personnages ont déjà fait rêver des millions de femmes à travers le monde.

Nouvelle venue dans le monde du livre québécois, la Collection Harlequin a depuis longtemps ses lettres de noblesse dans l'édition internationale. Traduits en 18 langues, ses livres sont publiés dans 30 pays. Cette maison d'édition torontoise, dont le catalogue compte quelque 8 000 titres, a vendu, en 1976 seulement, 78 000 000 d'exemplaires de romans en langue anglaise. Multinationale spécialisée dans le roman dit féminin ou sentimental, la Collection Harlequin a publié, en Grande-Bretagne, depuis 9 ans, 14 nouveautés par mois, tirées chacune à 175 000 exemplaires. Depuis quatre ans, en Hollande, six titres de la Collection Harlequin sont vendus tous les mois à

45 000 exemplaires. Plus près de nous, dans l'Amérique du Nord anglophone, chaque roman Harlequin — il en sort quatre par mois —, est vendu à 700 000 exemplaires, dont 300 000 à des abonnées.

Les romans de la Collection Harlequin n'ont été traduits en français que tout récemment. Fred Kerner, le pétulant directeur de la collection, venait d'accorder un contrat de distribution à Eclair pour le Québec quand je l'ai rencontré à la Foire internationale du livre de Montréal, en avril. Il était enthousiaste et confiant: «Nous lançons huit livres en juin et huit en juillet», m'a-t-il expliqué. A compter d'août, les romans paraîtront à la cadence de quatre par mois, soit un par semaine.

Pas étonnant que M. Kerner soit confiant et enthousiaste puisque Harlequin Enterprises déclarait récemment des ventes de près de 24 millions de dollars pour les trois premiers mois de l'année et des profits de plus de 3 millions de dollars!

Des normes très précises

«Notre produit est universel, dit-il. Nos romans parlent aux femmes de ce qui les intéresse le plus: l'amour. Celui qui est éternel et se conquiert de haute lutte. En Angleterre, une annonce publicitaire dit: «Souvenez-vous de votre premier amour.» Les femmes entretiennent ce genre de souvenir, vivent continuellement dans un climat d'amour; les hommes eux, passent vite à autre chose. Les Québécoises ne sauraient rester insensibles au climat de sincérité de nos romans, à la plume alerte de nos écrivains. Nos romans appartiennent à une collection et répondent donc à des normes très précises. Il n'y a ni violence, ni sexe, ni politique, ni religion. Nos héroïnes n'ont jamais plus de 22 ou 23 ans. Belles, honnêtes, chastes et pures, elles sont toujours sympathiques, quoique souvent orgueilleuses et impulsives, ce qui corse le récit. Nos héros sont des hommes d'âge mûr qui ont réussi socialement et possèdent un certain pouvoir, ils ne sont pas heureux pour autant et cherchent désespérément l'amour. Comme personnages secondaires, nous retrouvons souvent un jeune homme, charmant, mais faible, et une femme, généralement mariée ou divorcée, qui incarne la méchante de service.»

Qui sont les lectrices de la Collection Harlequin? Des sentimentales attardées ou des adolescentes? «Nos lectrices ont entre 13 et 80 ans, mais c'est entre 24 et 38 ans qu'on nous lit le plus. Nos lectrices ont, en moyenne, un diplôme d'école secondaire et gagnent, toujours en moyenne, \$15 000 par année.» Selon Fred Kerner, les femmes lisent la Collection Harlequin pour échapper au quotidien: «Ma femme a une maîtrise ès lettres. C'est une spécialiste de Rimbaud et de Baudelaire, qu'elle traduit en anglais, mais, quand elle veut se détendre, elle lit deux ou trois romans sentimentaux.»

— A quoi pouvez-vous apparenter la

Collection Harlequin? Aux Dolly, à Love Story, aux romans-photos?

— Les héroïnes des romans français sont des inquiètes qui analysent beaucoup et s'autocritiquent volontiers. Nos héroïnes sont entières et impulsives, pas du tout portées à la morosité. Quant à Love Story, l'exemple est inapproprié, car tous nos romans, comme les films de Walt Disney, ont une fin heureuse! Et, contrairement aux romans-photos, qui tuent toute imagination par l'image, nos romans nourrissent l'imagination et sont extrêmement suggestifs. Ils baignent dans un climat de désir et de passion qui n'impose rien à la lectrice mais lui permet de donner libre cours à ses propres fantasmes. Non, à mon avis, la comparaison la plus valable, quant au climat de nos romans, serait celle que l'on pourrait faire avec les films américains des années 40-50, ceux, entre autres, qui mettaient Deborah Kerr en vedette.

— Qui publie chez vous?

— Des femmes, uniquement. Des hommes s'y sont essayés, mais toujours sans succès. Quand un homme nous envoie un manuscrit sous un pseudonyme féminin, nous le décelons vite: il y manque un je-ne-sais-quoi de romanesque qui est inimitable. J'y vois une seule explication possible: dans tous nos romans, personnages et situations sont perçus à travers la conscience de l'héroïne. Peut-être est-il difficile pour un homme de décrire le point de vue de la femme sur ce type d'univers?

Des auteurs surtout anglophones

Les auteurs Harlequin doivent adopter la recette Harlequin; sinon, il faut corriger ce qui déroge à la règle et risque de choquer ou d'ennuyer les lectrices, qui ont leurs habitudes.

«Jusqu'à maintenant, nous avons surtout eu des auteurs anglophones, ajoute Fred Kerner. Les meilleures sont Anglaises, parce qu'il existe dans leur pays une tradition de littérature sentimentale; elles en sont imprégnées depuis leur plus tendre enfance.» Parmi les auteurs de la Collection Harlequin, on trouve des maîtresses de maison, des femmes d'affaires, des femmes de carrière, de toutes jeunes filles et même des hippies. La maison compte quelque 150 auteurs, et bon nombre d'entre elles vivent assez bien, merci! Trois ou quatre reçoivent environ \$250 000 en droits d'auteur chaque année et une dizaine d'autres, \$100 000.

Si le produit Harlequin est, comme le dit Fred Kerner, universel, la présentation graphique change d'un pays à l'autre: «Chaque pays a ses habitudes graphiques et sa sensibilité.» Ainsi la couverture imaginée pour le Québec — un médaillon où se dessine le visage d'une belle jeune femme ou d'un homme et d'une femme tendrement enlacés — serait plus sophistiquée que celle de la France, moins éthérée que celle de la Hollande et moins populiste que celle de l'Italie.

Chez Harlequin, en bonne multinationale, on manie la psychologie des peuples avec aisance. Au Québec,

chaque roman sera d'abord tiré à 15 000 exemplaires: c'est le tirage d'un roman québécois à succès — et ils sont rares. Un roman québécois moyen se vend à 1 000 ou 2 000 exemplaires.

Fred Kerner ne semble pas s'inquiéter outre mesure de la concurrence que ses auteurs viennent faire aux nôtres avec des moyens publicitaires qui défient toute comparaison: «Nous ne nous adressons pas au même public que les romanciers québécois. Nous publions une littérature sans prétention, qui s'adresse à la masse. Nos romans, comme les magazines, sont faits pour

une drogue; elles en lisent d'abord quatre ou cinq, puis ne peuvent plus s'en passer.»

L'édition? «C'est un business. Au Québec, j'admire Pierre L'Espérance, le p.d.g. des Editions de l'Homme, qui a compris ce principe essentiel. Si le produit se vend, c'est qu'il est bon. Et s'il est bon, pourquoi le changer?»

— Vos romans charrient des lieux communs: amour, argent, mariage.

— Mais la vie elle-même est un lieu commun!

— Vos romans enferment les femmes dans une vision stéréotypée d'elles-

sicilienne, Chimères en Sierra Leone, Un mariage de déraison et l'île aux mille parfums. Suis-je tombée sur les meilleurs romans de la collection — Fred Kerner avait gentiment fait la sélection pour moi! — ou étais-je dans une phase particulièrement sentimentale et romantique? Si les Québécoises moyennes réagissent comme moi, Harlequin va faire un malheur dans la Belle Province... Comme littérature d'évasion, c'est réussi!

Bien plus que des histoires d'amour, les romans de la Collection Harlequin racontent des luttes contre l'amour. Après s'être rencontrés dès les premières pages du roman, les deux héros ne cessent de s'affronter, de se heurter, de se méprendre l'un sur l'autre, dans un maelström de sentiments contradictoires et passionnés, au milieu de coups de théâtre. L'amour est une fatalité, une maladie, une contagion contre laquelle il n'existe qu'un seul remède: mettre bas les armes, ce dont les héros se révèlent incapables jusqu'à l'avant-dernière ligne de la dernière page.

Guy des Cars peut aller se rhabiller: ses oeuvres, à côté des romans de la Collection Harlequin, paraissent lourdes, malhabiles avec leur «psychologie des profondeurs» aussi creuse que prétentieuse. Chez Harlequin, au contraire, on est efficace; le roman va toujours au plus court — même s'il est parfaitement invraisemblable! — et, si le plus court passe par les tréfonds de l'âme humaine, on évite d'appuyer: vient l'action, le suspense et la conclusion.

Les auteurs de la collection manient avec habileté des clichés sexistes à faire frémir les moins féministes des féministes. Dans *L'Homme sans merci*, par exemple, Anne Hampson, l'un des grands auteurs d'Harlequin, pousse l'audace très loin: Katy, jeune fille indépendante qui méprise les hommes et se passe d'eux volontiers, est enlevée par une brute infâme qui la séquestre et l'oblige à l'épouser. Croyez-le ou non, derrière ce tyran — et tous les hommes sont des tyrans — se cache un doux agneau qui ne demande qu'à aimer et à être aimé; Katy, bien sûr, tombe éperdument amoureuse de son ravisseur de mari. King-Kong existe toujours, se porte bien et coule des jours heureux dans les romans sentimentaux... Comme m'a dit une de mes amies à qui j'avais refilé ma découverte: «Harlequin, c'est scandaleux mais terriblement excitant!»

Harlequin Enterprises mène couramment l'offensive, en ce printemps-été 1978, en France et au Québec. Bientôt ce sera le Japon où, paraît-il, les romans sont impatiemment attendus. La compagnie s'est lancée dernièrement dans deux autres projets: des films tirés de ses livres et une collection de romans historiques, qui a obtenu, aux États-Unis, un succès aussi attendu que bien planifié.

Y aura-t-il bientôt des auteurs québécois dans la Collection Harlequin? «Je l'espère, m'a dit Fred Kerner. Nous avons déjà reçu quelques manuscrits mais, malheureusement, aucun n'a encore répondu à ce que nos lectrices attendent. Cela viendra sans doute avec le temps.»

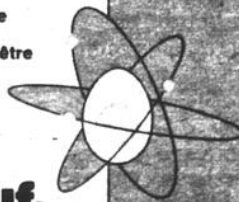


Casse-croûte des Québécois actifs.

Tartelettes aux oeufs et aux asperges qui retapent bien le québécois.

4 oeufs, un peu de crème
4 tartelettes de pâte brisée
cuites ou 4 demi-muffins
anglais ou 4 demi-pains
hamburger
1 boîte d'asperges vertes
Persil haché — sel — poivre
● Chauffer les asperges,
les égoutter
● Chauffer les tartelettes au
four
● Cuire les oeufs brouillés, les
assaisonner et les laisser un

peu sécher afin de ne pas
mouiller la pâte
● Répartir les oeufs dans les
tartelettes ou les pains,
décorer avec les pointes
d'asperges, saupoudrer de
persil haché
● Ces tartelettes peuvent être
servies chaudes ou
froides
● On peut aussi préparer
une grande tarte que l'on
servira en pointes aux
convives.



Cet été, je repars en oeuf.

être lus vite et sont peu coûteux: \$1.50 l'exemplaire. Nous les distribuons dans les librairies ainsi que dans les supermarchés, marchands de tabac, dépanneurs, pharmacies et même les Perrettes.»

Harlequin Enterprises, la compagnie torontoise qui publie, entre autres choses, la Collection Harlequin, a depuis longtemps défini celle-ci comme «un passe-temps agréable pour la femme moyenne», avec tout ce que cela peut sous-entendre de péjoratif.

«Beaucoup de lectrices affirment que nos romans agissent sur elles comme

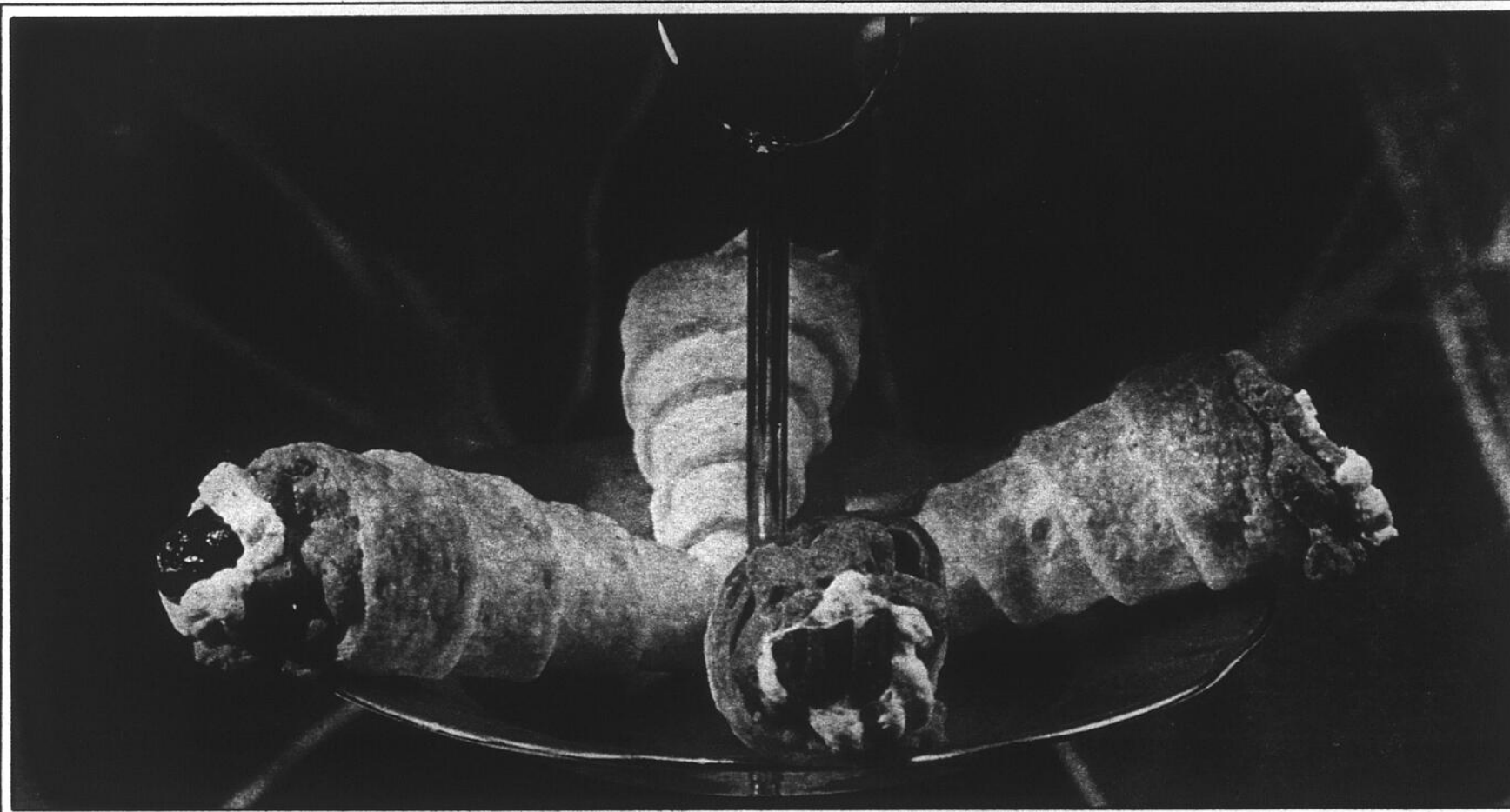
mêmes et contribuent à les aliéner.

— Les femmes ont adopté nos romans, en ont assuré le succès. Nous ne voulons pas changer les femmes, mais correspondre à leurs attentes. Lisez-nous. Vous verrez que nos auteurs touchent probablement quelque chose de très important dans l'inconscient collectif féminin..

Passion et coups de théâtre

Je me suis tapé, en une fin de semaine Caramuru, l'homme de feu, Complainte

La recette de la semaine de Margo Oliver



Bien des gens ne peuvent se permettre un dessert à tous les repas, ni même tous les jours. Mais quand ils s'en accordent un, ils veulent que c'en soit un vrai, «tout plein de calories». En voici un que je ne conseille pas à ceux qui s'efforcent de maigrir mais qui fond dans la bouche. Et si vous ne tenez pas à fabriquer vous-même les moules des cornets, sachez qu'il s'en trouve dans le commerce.

Cornets à la crème

½ tasse de saindoux
6 cuil. à table de beurre
2 tasses de farine à tout usage, tamisée
1 cuil. à thé de sel
6 cuil. à table d'eau glacée
Crème pâtissière moka (notre recette)
Crème fouettée sucrée (facultatif)
Cerises et noix (facultatif)

Mesurer le saindoux et le beurre et bien refroidir ces deux ingrédients, au réfrigérateur. Tamiser la farine et le sel, dans un bol. Couper grossièrement le saindoux dans la farine, avec un mélangeur à pâtisserie ou avec deux couteaux.

Asperger de l'eau glacée (très peu à la fois) et mélanger délicatement, à la fourchette. Ne mettre que juste assez d'eau pour humecter tous les ingrédients secs. Faire une boule avec la pâte.

Abaissier au rouleau, sur une planche ou une toile à pâtisserie enfarinée, en une abaisse de 18 x 12 pouces et de ¼ de pouce d'épaisseur. Parsemer du beurre, en noisettes, et rouler comme un gâteau, en commençant par l'un des côtés de 12 pouces.

Rouler de nouveau la pâte en un rectangle de 18 x 6 pouces. Plier l'abaisse en trois, en ramenant chaque bout du rectangle sur le centre de façon à former un carré de 6 pouces de côté. Refroidir jusqu'à ce que ce soit ferme.

Rouler de nouveau la pâte en un rectangle de 18 x 6 pouces et le replier en trois, comme précédemment.

Envelopper de papier ciré et refroidir, au réfrigérateur, plusieurs heures ou jusqu'au lendemain.

Tailler, dans du papier d'aluminium du type le plus épais, 20 ronds de 4½ pouces de diamètre. Rouler chaque rond, autour de deux doigts, pour former un cornet. La pointe du cornet doit être presque fermée et son ouverture doit avoir 1½ pouce de diamètre environ. Fixer solidement le cornet, à l'intérieur, avec un petit morceau de papier collant. et, pour lui donner une belle forme, le bien tenir au creux de la main et rouler un crayon à l'intérieur.

Couvrir 2 plaques à biscuits de papier d'aluminium et chauffer le four, à 450°F.

Faire 2 parts de la pâte. Rouler l'une d'elles, sur une planche ou une toile à pâtisserie enfarinée, en une abaisse de 14 x 10 pouces. Détailler cette abaisse en 10 bandes de 14 pouces de longueur. Humecter d'un peu d'eau l'un des bords de l'une des bandes. Enrouler cette bande en spirale autour de l'un des cornets de papier d'aluminium. Commencer à la pointe du cornet et veiller à ce que la pâte ne dépasse pas le bord du papier, tout autour du pavillon.

Superposer le bord humecté de la bande à la pâte du tour précédent et bien souder. Déposer le cornet sur l'une des plaques et répéter le procédé avec les autres bandes.

Cuire au four, de 10 à 12 minutes ou jusqu'à ce que les cornets soient légèrement brunis. Retirer de la plaque et tourner doucement les moules pour les dégager des cornets. Laisser refroidir ces derniers sur une clayette.

Faire, de la même façon, 10 autres cornets avec ce qui reste de pâte.

Remplir les cornets de crème pâtissière moka, au moment de servir. Décorer de crème fouettée sucrée et d'un morceau de cerise ou de noix, si on le désire.

Crème pâtissière moka

1 tasse de lait
1 carré (1 once) de chocolat non sucré
3 jaunes d'oeufs
½ de tasse de sucre
1 pincée de sel
2½ cuil. à table de farine
1 cuil. à thé de café instantané en poudre
¼ de cuil. à thé de vanille
½ tasse de crème double (35 p.c.)

Mettre le lait et le chocolat dans la casserole supérieure d'un bain-marie. Cuire, au bain-marie frissonnant, jusqu'à ce que le chocolat soit fondu et le mélange au point d'ébullition.

Battre, dans un petit bol, les jaunes d'oeufs, auxquels on aura ajouté le sucre et le sel, jusqu'à ce qu'ils soient épais et d'un beau jaune citron. Saupoudrer de la farine et du café instantané et continuer à battre jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse.

Verser le lait au chocolat bouillant dans les jaunes d'oeufs, petit à petit et en brassant bien après chaque addition. Remettre le tout dans la casserole.

Cuire au bain-marie, en brassant, 5 minutes ou jusqu'à épaississement. Retirer du feu et laisser refroidir, en brassant de temps à autre. Ajouter la vanille et bien mélanger. Environ 1 heure avant le moment de servir, fouetter la crème et l'incorporer à la crème au chocolat. Réfrigérer la crème pâtissière et en remplir les cornets au dernier moment.

Je suis toujours étonnée d'entendre les hommes se vanter entre eux de telle ou telle occasion où ils se sont enivrés. Pour certains mâles, les saouleries sont des exploits qu'ils racontent en détail, y compris la gueule de bois du lendemain de la veille; quand les circonstances ne sont pas assez épicées, ils en rajoutent. Ce genre de récit est toujours accueilli par les collègues du même sexe à grands éclats de rire complice et grandes clagues dans le dos. Il n'y a pourtant pas là de quoi se vanter! Pouvez-vous imaginer une réunion de femmes où celles-ci se lanceraient dans le récit de leurs abus d'alcool? Je n'ai jamais compris pourquoi notre société manifeste tant d'indulgence pour les ivrognes et si peu pour les ivrognesses. Si une femme prend l'habitude de boire plus que de raison, on en parle à voix basse; elle-même sent le besoin de dissimuler cette faiblesse; mais, dans les réunions de famille, l'alcoolique mâle fait l'objet de plaisanteries, son vice est toléré et même encouragé, car rien ne flatte un vice comme la complicité générale de l'entourage.

Pourquoi fanfaronner précisément à propos de ce genre d'excès? Il y aurait tellement d'autres sujets de vantardise: les exploits sexuels, par exemple; il est vrai que les partenaires sont susceptibles de les contester... Ou encore les performances physiques; mais comme, pour la plupart des hommes, ces performances consistent à regarder les matchs à la télévision...

Je crois que, si on ressent le besoin de se glorifier de ce genre d'intempérance, c'est que, dans notre milieu, on a été longtemps contraint, pour boire de l'alcool, de s'isoler dans des lieux réputés pour leur «mocheté» ou encore dans des endroits sombres et pratiquement hors du monde.

Autrefois, les hommes avaient leurs lieux réservés, les tavernes, où il pouvaient se saouler mâlement et bêtement entre gens du même sexe. Ces refuges se font de plus en plus rares; des établissements plus raffinés les supplantent: les bars-salons. Si l'on me demandait une définition du bar-salon typique, je dirais qu'il s'agit d'un endroit sombre et enfumé où divers représentants de l'espèce humaine s'ennuient ensemble devant un verre d'alcool, au son d'une musique tellement diluée qu'on ne lui trouve plus aucun qualificatif. Je comparerais le bar-salon à une sorte de caverne aux banquettes confortables où l'on vient se mettre à l'abri des chocs du monde extérieur. Là, sous un éclairage tamisé qui masque rides et tics nerveux, on peut se faire accroire pendant quelques instants que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Les bars-salons sont le plus souvent fréquentés par des habitués, ce qui contribue à rendre l'entourage familial et à donner l'illusion d'un lieu presque familial. On y salue les fidèles par leur nom, ils ont leur fauteuil préféré, le barman-grand-frère les avertira fraternellement s'ils lèvent le



boire en pleine lumière

coude un peu trop souvent, ils pourront épancher leurs soucis dans l'oreille complaisante du voisin s'ils atteignent le degré voulu d'intoxication.

Les clients des bars-salons ont tous quelque chose en commun: ils ont l'air d'attendre que quelque chose se passe. Ils vivent comme en dehors du temps. Dans un bar-salon, tout peut arriver, comme dans les contes de fées, sauf qu'il n'arrive jamais rien. Peut-être le Prince Charmant ou Cendrillon surgiront-ils, dans l'atmosphère enfumée? Hélas! n'apparaissent que d'autres habitués apportant avec eux un peu d'air frais de l'extérieur.

Heureusement, il existe de plus en plus chez nous de ces petits cafés genre bistrot européens, largement éclairés et ouverts sur l'extérieur, où l'on peut consommer ses boissons favorites, alcoolisées ou non, sans avoir l'air de se cacher, au grand soleil et en regardant bien en face le monde extérieur. Je ne sais si ces circonstances influencent ou non les excès d'alcool, mais il me semble moins indiqué de se vanter de ses saouleries quand l'opération s'est déroulée au vu et au su de tout le monde. Et puis, quand on est distrait par le spectacle de ses concitoyens défilant sur le trottoir, on a moins besoin, il me semble, de se gorger d'alcool. Au contraire, les cafés-terrasses sont propices à la flânerie: on y aurait plutôt tendance à faire durer le plaisir qu'à abuser des bonnes choses.

Henriette Major



Votre vin maison

Black Tower ne peut être considéré comme un vin blanc ordinaire car on peut le boire en toutes occasions.

Aussi bien pour un dîner d'apparat où il est très approprié qu'à une réception intime.

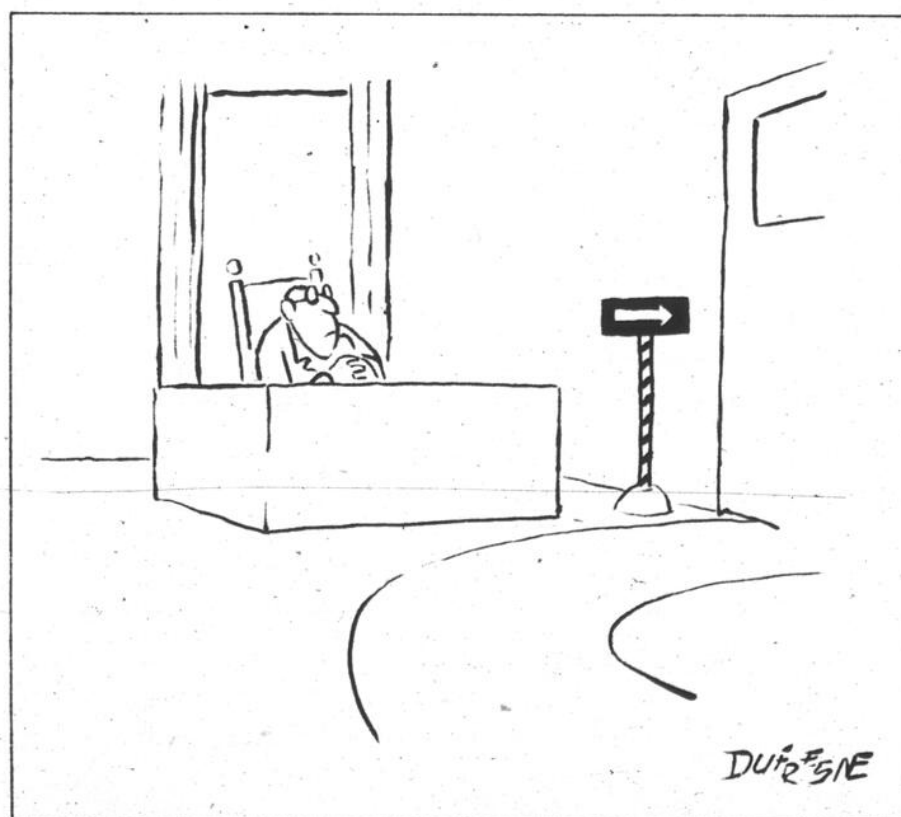
S'il n'est pas bu entièrement, la bouteille peut être rebouchée et conservée pour un

certain temps sans en changer sa qualité.

(La bouteille classique romaine est de couleur noire, car un vin blanc de qualité doit être conservé dans un endroit sombre).

Ce qui fait du Black Tower un vin qui doit être toujours à la portée de la main.

Black Tower: Bon pour plus d'un repas.



Woolco

Ces longues robes polyester/coton sont romantiques et féminines à souhait! Les volants et les délicates dentelles donnent envie de faire la fête tout l'été!

À gauche: encolure et taille élastiques. Jupe soulignée d'incrustations de dentelle. Fines bretelles, ceinture-lien. Écru. 5 à 15. 31.95.

À droite: robe-bustier à fines bretelles. Dentelle au bas de la jupe et autour du châle. Écru. 5 à 15. 31.95.

En médaillon: robe paysanne pour adolescentes. Volant en broderie anglaise. Encolure et taille élastiques. Ruban de satin de teinte contrastante. Blanc, rose, bleu. 10 à 14X. 30.95.

